

FRANCE FOOTBALL

N°3940

MARS 2024

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®



BALLON D'OR

**Bergkamp,
une touche
d'Oranje**

+

REPORTAGE

À Virton, le club
belge de
N'Golo Kanté

ENQUÊTE

L'addiction
des joueurs aux
paris sportifs

PORTRAIT

Coach Michel,
des quartiers
populaires
à Gérone

ENTRETIEN

**“J’AI MARQUÉ
LA VIE DES
SUPPORTERS
DE CITY”**

Rodri

n° 25 409 - 9 mars 2024 - Le peut être vendu séparément. Paul Lehr/L'Équipe

L'ÉQUIPE

Supplément de

RIP LES VANNES SUR LES SANDWICHS SNCF

LE BAR

**DES PRODUITS
GOURMANDS ET
UNE DÉMARCHE
PLUS RESPONSABLE
ET -15% AVEC LA CARTE
AVANTAGE OU LIBERTÉ***



RENDEZ-VOUS SUR LE SITE ET L'APPLICATION  snfcconnect,
EN GARES, BOUTIQUES, AGENCES DE VOYAGES AGRÉÉES SNCF ET PAR TÉLÉPHONE.

*Carte Avantage Adulte et Famille : réduction valable pour le titulaire de la carte et son accompagnateur (plus de 12 ans). Carte Avantage Senior et Jeune : réduction valable pour le titulaire de la carte. Pour les enfants de 4 à 11 ans accompagnateurs d'un titulaire de carte : offre exclusive « Goûter Avantage » (Jus de pomme ou eau plate + cookie ou M&M's® + yaourt au choix) au prix de 5€, en présence de l'enfant ou sur présentation de son titre de transport. Réduction valable sur présentation d'une carte Avantage en cours de validité (sans limitation du nombre de passage au Bar). Offre non applicable sur les trains Renfe-SNCF en coopération, TGV Lyria et TGV INOUI vers l'Italie. TGV INOUI est une marque enregistrée de SNCF Voyageurs. Tous droits de reproduction réservés. SNCF Voyageurs, SA au capital social de 157 789 960 euros, inscrite au RCS de Bobigny sous le numéro 519 037 584 - 4, rue André Campra - CS 20012 - 93212 Saint Denis Cedex. JL0224 ROSA PARIS

**TGV
!nOUI**

LE SUPPLÉMENT MENSUEL
DE **L'ÉQUIPE**

**DIRECTION, ADMINISTRATION,
RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ**
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE DE LA PUBLICATION
Aurore Amaury

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Lionel Dangoumau

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Thomas Simon
Théo Troude
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel,
Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE
ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot
0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312



Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.



DUO DE CHUTE

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

Pires que ceux de son ancien club, Manchester United, les déboires de Paul Pogba, suspendu quatre ans pour dopage fin février avant appel, nous ont presque fait oublier que l'équipe de France vit aussi depuis longtemps sans N'Golo Kanté. Les deux milieux ont régné dans l'entrejeu des Bleus dans un passé récent et à la fois lointain, puisque Didier Deschamps a dû faire sans eux déjà à la Coupe du monde 2022. Inséparables dans leur chute, Pogba l'extraverti et le timide Kanté n'ont jamais eu en commun le caractère mais ils ont partagé beaucoup d'autres choses, du talent, un titre de champion du monde en 2018 et le fait d'avoir été menacés par des armes à feu, à cause d'entourages avides et toxiques. Le quartier d'origine n'est pas toujours un cocon protecteur et solidaire, comme celui de Vallecas, dans la banlieue de Madrid, où *France Football* est allé sur les traces des jeunes années de "Michel", l'actuel entraîneur de Gérone. Happés par leurs soucis extra-sportifs, l'histoire s'est écrite sans eux depuis la fin de l'Euro 2021, année où l'ancien de Chelsea a terminé cinquième du Ballon d'Or. Sans trop de conséquences sur les résultats des Bleus, ce qui peut paraître incroyable vu leur importance à une époque. Il faut croire que le talent est interchangeable chez les footballeurs français. L'un, Pogba, a 30 ans, l'autre 32 ans, et le sentiment de gâchis concerne avant tout leur fin de carrière, même si une pointe de regret ne disparaîtra jamais. Celle de ne pas avoir eu ces deux-là en pleine possession de leur moyen sur la pelouse du stade de Lusail à Doha le 18 décembre 2022 face à l'Argentine (3-3 a.p., 2-4 aux t.a.b.). Techniquement et contrairement à "la Pioche", Kanté reste sélectionnable. Ce serait un improbable come-back pour celui qui est parti trop tôt en Arabie saoudite à Al-Ittihad. En attendant, FF est allé voir du côté de Virton en D3 belge, pour comprendre comment est géré le club qu'il a racheté cet été. "Il est petit, il est gentil..." disait la chanson. Trop gentil ? ●

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :

● Chez votre marchand de journaux

● Par abonnement, rendez-vous sur www.lequipe.fr/go/francefootball

Sommaire

ZONE MIXTE

- 6 Instantané**
Angleterre, Fight Club(s)
- 8 Mon héros**
Ibara, sauvé par la beauté du geste

À L’AFFICHE

- 10 Entretien**
Rodri : “J’ai mis moins de temps à comprendre le jeu de Pep que la Premier League”
- 20 Data zone**
Antoine Griezmann, ses châteaux en Espagne
- 22 Reportage**
Virton, l’histoire belge de N’Golo Kanté
- 28 Enquête**
Paris sportifs : faites vos jeux, rien ne va plus !
- 36 Portrait**
Michel, le Rayo de soleil
- 40 Au tableau !**
Cesare Prandelli revient sur la demi-finale Allemagne-Italie à l’Euro 2012
- 46 Reportage**
FC United of Manchester : esprit, es-tu las ?

TEMPS ADDITIONNEL

- 52 Ville de foot**
Rio répond toujours
- 60 Tendances**
Les pros investissent dans des start-up françaises

BALLON D’OR

- 62 Sur les traces de...**
Dennis Bergkamp, total contrôle
- 69 Paroles de juré**
Christophe Cerf : “Mon vote a surpris beaucoup de monde”
- 70 Pas trop cliché**
“Gigi” l’âme au rosé



10
Rodri



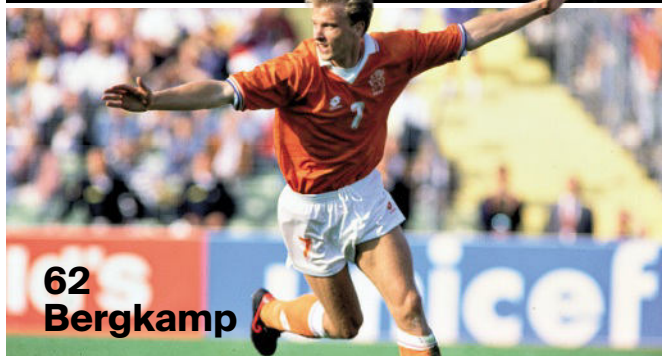
22
Virton



28
Paris sportifs



52
Rio de Janeiro



62
Bergkamp

Faites vivre à votre enfant une expérience magique pour l'UEFA EURO 2024™

À partir du
lundi 11/03
inscription
sur



Partenaire officiel



**TOUJOURS
À VOS
CÔTÉS !**



Téléchargez l'application Lidl Plus



FIGHT CLUB(S)

Sur le podium de la Premier League, les Gunners s'accrochent comme ils peuvent, à l'image du défenseur Jakub Kiwior (à gauche) sur l'ancien Rennais Lorenz Assignon (Burnley). Un match moins serré qu'il n'y paraît (victoire d'Arsenal, 5-0, le 17 février). Vingt ans après le triomphe des Invincibles, les Londoniens sont toujours à l'affût malgré le rythme imprimé par Liverpool et Manchester City. Le moindre faux pas pourrait être fatal aux hommes de Mikel Arteta.

Photo Lee Durkin/Action Plus/Icon Sport





SAUVÉ PAR LA BEAUTÉ DU GESTE

L'artiste français Henri Ibara peint des footballeurs à l'encre rouge. En hommage à un sport à l'esthétisme "parfait" et à l'impact concret sur sa vie, lui qui était obèse à 14 ans.

Par Théo Troude. Photos Alain Mounic/L'Équipe

Des gouttes de (faux) sang explosent sur le blanc immaculé du papier. Armée d'une simple pipette, une main s'agite pour diffuser l'encre pourpre et, au bout d'une minute seulement, se dévoile une silhouette bien connue. Kylian Mbappé est là, à célébrer un but en glissant sur les

genoux, les bras croisés sous les aisselles. Henri Ibara vient d'ajouter une nouvelle œuvre à sa collection intitulée *Les hommes rouges*, dédiée au sport et particulièrement au football. Salué pour ses performances en direct et en musique, produites dans le monde entier depuis 1983, l'artiste français a eu cette idée en 2014. "Nike venait de m'inviter, sous le pont Alexandre-III à Paris, à réaliser trois grandes toiles de footballeurs, de 2 mètres sur 2 chacune, raconte le peintre de 73 ans dans son atelier du

village de Petit-Verly, dans l'Aisne. J'ai redécouvert la beauté, voire la grâce que l'on retrouve chez les grands joueurs. Les gestes sont parfaits, d'un esthétisme dingue. Et on n'en parle jamais." Né à Oran (en Algérie française à l'époque) en 1950, arrivé à Strasbourg en 1962, Ibara s'est épris du foot en 1963, lors d'un match d'exhibition entre Santos et le Partizan Belgrade au... stade de la Meinau. "J'ai osé entrer dans le vestiaire, au milieu de Pelé et du gardien Gilmar. Ça m'a marqué. Leurs performances aussi. Balancer un coup de pied pour atteindre la cible et subjugué des milliers de personnes, c'est surnaturel. Il faut un tel degré d'entraînement physique, psychique et spirituel pour arriver à ce niveau d'osmose entre le corps et l'esprit... Comme un dessinateur."

Zidane entre Léonard de Vinci et Michel-Ange

Le football est ainsi élevé au rang d'art, "pourvu de ses personnages emblématiques que l'on reconnaît en un instant, poursuit-il. Le Léonard de Vinci ou le Michel-Ange du ballon, c'est Zinédine Zidane. Sa grâce naturelle le rend incomparable, comme le sont Raymond Kopa et Michel Platini. Et maintenant, il y a Mbappé. Sa fluidité et sa légèreté l'extirpent de l'uniformisation des profils modernes. Il est plus compliqué de distinguer un joueur aujourd'hui." Ibara bloque ainsi toujours sur certains grands noms. "Franck Ribéry, par exemple. Son allure n'est pas facilement reconnaissable, et elle contient quelque chose de brutal."

Mais, au fait, pourquoi avoir choisi le rouge ? "Le sang exprime la vitalité et la force, tout en restant parfaitement le mouvement, répond Ibara. Le sang a aussi une grande importance dans ma vie. J'ai été considéré mort à la naissance, sacrifié pour la survie de mon frère jumeau, puis ramené à la vie miraculeusement. J'ai ensuite connu les violences familiales, la guerre d'Algérie, puis l'humiliation à l'école car j'étais obèse. Je faisais plus de 110 kg à 14 ans. J'éprouve un amour pour le sport et le foot car il m'a fait maigrir." Sa gratitude, Ibara la place jusque dans ses critères de vente. Seuls des pratiquants de sport peuvent prétendre à l'achat de ses hommes rouges. Chaque aquarelle est unique, au format 40 x 50 cm, encadrée et facturée 280 euros. "Et ça se vend vraiment bien", sourit l'artiste. "Ce corps, qui était disgracieux, m'apporte tellement de joie. Donc je ne pense pas à la retraite. Et malgré mon âge canonique, il me reste un objectif. Pour les Jeux de Paris, je voudrais produire 100 toiles en vingt-quatre heures sur toutes les disciplines olympiques. Heureusement, le foot en fait partie." ●



“Le sang exprime la vitalité et la force, tout en restituant parfaitement le mouvement”, répond l'artiste français de 73 ans, ici dans son atelier dans l'Aisne, lorsqu'on lui demande pourquoi il a choisi le rouge pour représenter ces footballeurs qu'il apprécie tant. A l'occasion des Jeux de Paris, il a pour projet de peindre 100 toiles en vingt-quatre heures sur toutes les disciplines olympiques.





RODRI

**“J’AI MIS MOINS
DE TEMPS À
COMPRENDRE
LE JEU DE PEP
QUE LA PREMIER
LEAGUE”**

L'Espagnol Rodri, cinquième du dernier Ballon d'Or et unique buteur de la finale de Ligue des champions 2023, dissèque la particularité de son poste de milieu défensif et la progression de son rôle à Manchester City sous les ordres de Guardiola.

Par
Dave Appadoo, à Manchester (Angleterre)

Photos
Paul Lehr/L'Équipe

10





Rodrigo Hernandez Cascante, simple et efficace comme son diminutif, Rodri.



Rodrigo Hernandez Cascante dit Rodri

27 ans. Né le 22 juin 1996, à Madrid (Espagne). 1,91 m ; 82 kg. Milieu. International espagnol (48 sélections, 1 but).

Parcours

Villarreal (2015-2018), Atlético de Madrid (2018-2019), Manchester City (ANG, depuis juillet 2019).

Palmarès

Ligue des nations 2023 ; Coupe du monde des clubs 2023 ; Supercoupe d'Europe 2018 et 2023 ; Ligue des champions 2023 ; Championnat d'Angleterre 2021, 2022 et 2023 ; Community Shield 2019 ; Coupe d'Angleterre 2023 ; Coupe de la Ligue anglaise 2020 et 2021.

“Rodri, vous n’êtes sur aucun réseau social : pas de compte Twitter, pas d’Instagram, rien. C’est très surprenant pour un joueur de 27 ans avec votre statut en 2024. Pourquoi ce choix ?

Ce n’est même pas une question d’âge car c’est une décision que j’ai prise depuis que je suis jeune, dès l’apparition de ces réseaux sociaux. Très tôt, j’ai décidé de vivre ma vie à ma façon, selon mes envies, sans me laisser influencer par les autres. Et les réseaux sociaux, selon moi, c’est un peu faire des choses par rapport à l’opinion des gens, par rapport à ce qu’on imagine qu’ils attendent de vous. Je n’ai jamais eu le sentiment d’avoir besoin de ça, je me sens très bien de cette façon. Je pense même que c’est une très bonne décision pour ma vie mais aussi pour ma carrière.

Qu’entendez-vous par « vivre ma vie à ma façon » ?

“Je me revois sur la pelouse en train de lâcher et de pleurer”

Je ressens le besoin de connaître les gens dans la vraie vie plutôt que de façon virtuelle. Je privilégie donc ma famille, mes amis, mon environnement. Attention, je sais qu’il y a plein de choses intéressantes avec les réseaux sociaux. Mais être connecté à plein de gens sans même les connaître, ce n’est pas ma sensibilité, ce n’est pas ma façon d’envisager les relations. Je préférerais toujours une bonne conversation avec une personne à des milliers de messages sur les réseaux sociaux. J’ai conscience que c’est assez inhabituel comme approche quand on exerce une profession tournée vers le public comme le football. Mais je suis plus à l’aise de cette façon.

Pep Guardiola a dit de vous : « Il n’a pas de tatouages, pas de bijoux. C’est un vrai milieu défensif. » Est-ce que ce genre de détails dit le joueur que vous êtes ?

D’une certaine façon, oui. Ce que vous faites, comment vous le faites, avec tel ou tel style, cela vous définit un peu. Bien souvent, les gens qui, comme moi, sont sans artifice, ne sont pas dans le marketing, ni sur les réseaux sociaux, il y a des chances pour qu’ils soient d’autant

plus concentrés sur leur boulot, leur mission. Bien entendu, vous pouvez avoir des tatouages, des bijoux, et être focus aussi. *(Rires.)* Je n’ai rien contre tout ça.

Votre façon d’être et de vivre indique donc que vous êtes totalement dédié au football ?

Je le suis, oui. Mais, en même temps, il me paraît important d’avoir un horizon plus large que le football dans la vie. Que ce soit par le biais d’autres hobbies, d’autres centres d’intérêt, des études comme je le fais, peu importe. Je trouve ça plus sain. Pour ma part, j’adore étudier, m’informer, j’écoute des podcasts assez longs sur différents sujets de société. Tout à l’heure, on parlait de mon rapport aux réseaux sociaux. Je trouve que ma curiosité pour différents sujets sociétaux ou d’actualité constitue une autre façon d’être connecté. En tout cas, c’est celle qui me convient bien.

L’an passé, vous avez marqué le but vainqueur en finale de Ligue des champions face à l’Inter Milan (1-0). Qu’est-ce que ce but a changé dans votre vie, vous qui semblez ne pas rechercher la lumière à tout prix ?

“La Liga et la Premier League sont quasiment des sports différents”

Le foot à ce niveau vous expose de façon extraordinaire, encore plus dans de telles circonstances. C'était la première Ligue des champions de Manchester City, pour réaliser un triplé historique (*Championnat, Cup, C1*). Un moment de fierté incroyable, pour moi et ma famille. J'ai repensé à tout mon parcours, les efforts fournis pour arriver à ce moment. Et surtout, c'est un sentiment incroyable de comprendre que j'ai marqué la vie des supporters de City dans le monde entier.

Vous souvenez-vous de la sensation quand vous avez marqué ce fameux but pour l'histoire ?

Je me souviens de la dureté du match, qui était bloqué, de la situation où je reçois le ballon avec la sensation qu'il y a une forêt de joueurs dans un petit espace, de cette frappe qui part parfaitement et qui finit au fond, du sprint le plus rapide de ma vie pour aller célébrer près du poteau de cor-

ner, et la phrase que je dis tout de suite à mes partenaires venus célébrer avec moi : « Les gars, encore vingt minutes ! Vingt minutes ! » Car rien n'était fait à ce moment-là, et d'ailleurs on a souffert jusque dans les dernières secondes. C'était tellement spécial, tellement grand au coup de sifflet final. J'ai surtout ressenti de la libération. Parce que le club se battait pour ce moment depuis si longtemps, en passant très très près bien souvent (*demies en 2016 et 2022, finale en 2021*). Et parce que moi aussi je me suis battu toute ma vie pour vivre cet instant. Je me revois sur la pelouse en train de lâcher et de pleurer. Car, à ce moment-là, le cerveau s'arrête et les émotions prennent le relais, il n'y a plus de contrôle. On comprend que ça nous dépasse, ça dépasse même l'équipe et le club, c'est un moment pour les millions de fans un peu partout sur la planète. Ça dépasse l'entendement. C'est pour ça que l'on est submergé par les émotions.

D'ailleurs, ce n'est pas au stade que cette émotion est la plus puissante. C'est lors des célébrations. J'en ai encore la chair de poule rien que d'y penser.

Vous étiez resté sur le banc lors de la précédente finale face à Chelsea en 2021 (0-1). Était-ce donc une espèce de revanche personnelle ?

Depuis longtemps, j'ai appris que le foot, comme beaucoup de choses dans la vie, est une affaire d'échecs et de comment on s'en relève pour tenter de nouveau. Évidemment, j'aurais adoré jouer cette finale face à Chelsea, mais j'ai soutenu mes partenaires de toutes mes forces, et, là encore, j'ai pleuré pour cette finale, cette fois de tristesse. Je voulais tellement que l'on gagne... Mais, très sincèrement, lors de la finale l'an passé, il n'y avait pas dans ma tête d'idée de revanche. J'étais plutôt en train de me dire : « La vie me donne une nouvelle chance d'être là, d'aider mes ... »



Arrivé sur la pointe des pieds à City en 2019, l'Espagnol a gagné le respect et la confiance de ses partenaires. Il est aujourd'hui un des hommes de base du onze de Pep Guardiola.

Très jeune, le Madrilène a fait étalage de sa maturité. En Angleterre, il a rajouté la confiance à sa palette.

2023, l'année de tous les succès avec City et avec l'Espagne vainqueur de la Ligue des nations. Mais aussi celle de la reconnaissance, en témoigne sa cinquième place au Ballon d'Or.

... partenaires sur le terrain, je dois être prêt et ne pas laisser passer cette occasion. » C'est ce que l'on a réussi à faire.

Aujourd'hui, avez-vous conscience d'être essentiel au jeu de City ?

Il y a évidemment une évolution depuis que je suis arrivé en 2019 dans cette équipe incroyable (*en provenance de l'Atlético de Madrid, contre 70 M€*), qui gagnait déjà tellement de choses et dans laquelle je voulais simplement réussir à avoir une place et jouer un rôle. Mais c'est vrai que je suis très fier du joueur que je suis devenu pour cette équipe, et pas que sur le terrain. J'aime ce que je représente dans le regard de mes coéquipiers, le fait d'être écouté dans le vestiaire, à l'entraînement. Je le savoure car c'a été un chemin entre mon arrivée et aujourd'hui, pour chaque année m'imposer davantage, gagner la confiance du groupe. Je ressens ce respect, cette confiance. En me voyant mes partenaires se disent : « OK, on va suivre ce gars. »

Quel joueur rêviez-vous de devenir quand aviez 12 ou 13 ans ? Peut-être un joueur plus offensif ?

“Sergio Busquets est le vrai baromètre d'excellence”



Je vais vous avouer quelque chose : j'ai toujours voulu être milieu défensif. Et je suis devenu le joueur que je rêvais d'être.

Si jeune ?

Oui, oui. Je sais que ça peut paraître un peu fou mais c'est la vérité. Évidemment, à 12 ans, on ne sait pas si on va devenir pro. Mais, déjà, j'étais fasciné par les joueurs qui jouaient dans ma position. J'observais particulièrement Sergio Busquets et Xabi Alonso, qui étaient les deux références absolues. Je voulais être comme eux, faire comme eux. Je savais que c'était la meilleure position pour moi, je le sentais au fond de moi. Donc j'ai grandi dans cette direction. Tous mes coaches de l'époque trouvaient que j'étais très mature pour mon âge en étant si jeune concentré sur ce rôle alors que, normalement, ce sont les meneurs ou les attaquants qui font rêver.

On vous compare souvent à Busquets (qui a rejoint l'Inter Miami l'été dernier après quinze ans au Barça), dont vous avez dit qu'il était le meilleur milieu défensif de tous les temps. Qu'a-t-il de plus que vous ? Et à l'inverse, que pensez-vous posséder qu'il n'a pas ?

En le côtoyant en équipe nationale d'Espagne (*entre 2018 et 2022*), j'ai pu apprendre de lui. Ça m'a donné beaucoup d'informations et d'outils pour progresser. Il m'a



donné parfois quelques conseils, mais j'ai surtout pu l'observer de très près. C'est vraiment le plus fort de l'histoire. Par son jeu, bien sûr, mais aussi et surtout par cette régularité hallucinante durant tellement d'années. Pour moi, c'est le vrai baromètre d'excellence. Quand je me prendrai ma retraite, j'aimerais que les gens puissent se souvenir de moi comme d'un joueur constant dans la qualité. Après, pour en revenir à votre question, nous ne sommes pas tout à fait les mêmes joueurs. Sergio est incroyable dans le petit périmètre, personne n'a jamais eu une première touche de balle d'une telle qualité. Car il y a la qualité de pied, le jeu de corps, mais aussi et surtout la vitesse du cerveau pour faire le bon contrôle souvent sous la pression de deux ou trois adversaires, dans une zone où tu n'as pas le droit de perdre la balle. Pfff... c'est exceptionnel. Pour ma part, je pense être un joueur avec plus d'impact physique et davantage de projection dans les trente derniers mètres.

Vous avez joué sous les ordres de Diego Simeone à l'Atlético, un tout autre logiciel que le Manchester City actuel. Qu'avez-vous développé là-bas ?

Je n'ai passé qu'une saison avec Diego Simeone (2018-2019) mais j'ai beaucoup appris. À la base, je suis un joueur qui préfère avoir le ballon. C'est lui qui m'a trans-

“À l'Atlético, Diego Simeone m'a permis d'élever mon niveau de dureté”

mis l'importance du côté défensif de ma position. La mentalité à avoir pour être compétitif dans les duels, être fort quand l'équipe est dans le dur, etc. J'ai compris une autre dimension du jeu. « Cholo » m'a permis d'élever mon niveau de dureté dans des secteurs qui n'étaient pas forcément mon truc. Et avec le ballon, nous étions dans un 4-4-2 à plat classique, avec deux milieux axiaux, il fallait communiquer pour savoir quand l'un pouvait monter et l'autre couvrir. Avec le ballon, la demande de Simeone était de jouer dans la profondeur, éviter les passes redoublées latérales que l'on pouvait trouver ailleurs en Liga, par exemple. Là encore, j'ai progressé dans la capacité à jouer vite vers l'avant.

Et, quand vous avez quitté la Liga pour la Premier League, qu'est-ce que cela a changé pour le milieu défensif que vous êtes ?

Ce sont quasiment des sports différents. (Rires.) La clé, c'est la compréhension du rythme. En Liga, vous ne pouvez pas jouer sur le même rythme qu'en Premier League car les partenaires ne vous suivraient pas et vous vous isoleriez avec le ballon. En Espagne, c'est patient et tactique, les équipes savent davantage ce qu'elles veulent

faire avec le ballon. En Angleterre, le football est plus une question d'intensité. Je me souviens de mes débuts contre West Ham, je n'avais pas une demi-seconde pour réfléchir, j'avais déjà un adversaire sur moi. Il m'a fallu apprendre à penser plus vite, à résister aux impacts pour garder la maîtrise du ballon. Il m'a fallu aussi apprendre à le perdre un minimum car, ici, avec la vitesse des adversaires, le danger offensif des équipes, les talents individuels vous sanctionnent davantage qu'en Espagne.

Pourquoi cela prend-il parfois du temps de s'adapter au jeu de Pep Guardiola ?

C'est une double équation à City car il faut s'adapter aux principes de Pep et au jeu de la Premier League. Moi, peut-être en raison de mon éducation footballistique espagnole, j'ai mis moins de temps à comprendre le jeu de Pep que la Premier League. Peut-être que pour certains, la difficulté principale au début avec Pep est qu'il change en permanence, il ajuste tout le temps, et comme les partenaires ne sont pas toujours les mêmes, il faut être très concentré sur ces changements car il s'agit d'avoir le même rendement collectif avec différents partenaires. ●●●



10 juin 2023, finale de la Ligue des champions, Manchester City-Inter Milan (1-0). Rodri célèbre son but. L'Espagnol vient d'offrir aux Skyblues leur premier succès dans l'épreuve reine.

... **On a parfois le sentiment que le jeu des Citizens est réglé comme une horloge. Quelle est la part d'improvisation, de liberté, dans cet ensemble si huilé ?**

Je comprends ce que vous voulez dire. Et je suis d'accord que le foot n'est pas toujours du tableau noir pur et dur. C'est ce qui le rend aussi beau, une inspiration individuelle peut changer un match. La tactique nous donne un cadre, des repères. Mais il y a une part importante d'initiative pour aller au-delà du schéma. Cela étant, il faut aussi dire que le foot a changé ces dernières années. Avant, il était davantage affaire de talents individuels. Aujourd'hui, c'est plus collectif, le foot est devenu très tactique, et plus les principes d'équipe sont respectés, travaillés, affinés, plus vous avez de chances de performer. Même s'il y aura toujours besoin des inspirations d'un Foden, d'un De Bruyne pour faire basculer un match.

L'an dernier, Pep a fait monter l'un des défenseurs centraux, John Stones, à vos côtés en phase de possession, pour former une sorte de carré au milieu avec les deux autres relayeurs, souvent De Bruyne et Gündogan. Qu'est-ce que cela vous a apporté ?

Comme je vous le disais, il faut être prêt à tous les changements, ça requiert beaucoup d'attention. C'était bien car j'avais une option de passe en plus, d'autant que John est incroyable dans ce rôle. On avait un joueur supplémentaire dans le cœur du jeu, ce qui nous mettait en situation de surnombre et pouvait libérer un milieu pour surprendre la défense adverse dans la surface, comme Gündogan l'a souvent réussi. Bien sûr, cela demande d'avoir la qualité et la personnalité pour avoir le ballon sans le perdre car on a un défenseur en moins.

En parlant de projection, vous avez marqué quelques buts importants ces dernières années. Avez-vous toujours eu cette qualité en vous ou est-ce venu avec la confiance ?

C'est une sorte de prise de conscience progressive. Longtemps, je n'ai été con-

centré que sur mon rôle, avec la certitude que sur le plan offensif il y avait d'autres joueurs pour faire la décision. Donc, je ne pensais pas à essayer de marquer car, quand on n'a pas quelque chose en tête, on ne se met pas en position de l'obtenir. Il y avait donc des positions de frappe où je faisais plutôt la passe. Et puis, j'ai fini par me dire qu'il fallait que j'aide aussi l'équipe en essayant d'être décisif. Du coup, on entre avec un autre état d'esprit, il y a des actions et des déplacements que l'on fait un peu différemment, tout en respectant le cadre, car il y a la possibilité de trouver la faille. C'est aussi ça être un joueur important, savoir prendre ses responsabilités. OK, je sais défendre et contrôler, mais si je sens que je peux aussi aider l'équipe en marquant, je me dois de le faire ou au moins d'essayer. Surtout que l'on affronte régulièrement des blocs bas et resserrés qui privent nos attaquants d'espaces. Il y a donc une option pour surgir qui s'offre aux milieux plus reculés car ils sont peut-être moins surveillés.

Pour le milieu défensif que vous êtes, que change le retour en janvier de Kevin De Bruyne, longtemps absent ?

C'est un joueur tellement incroyable. Il m'apporte du confort car il saura toujours quoi faire avec le ballon. Il diffuse de la tranquillité et c'est inestimable pour une équipe qui cherche à garder le maximum de contrôle. Tactiquement, il joue selon son inspiration, il ne suit pas le tableau noir. Donc, on va dire que l'on est un tout petit peu moins organisé mais il apporte tellement sur tout le reste, et notamment le côté décisif, que c'est unique.

Pep Guardiola a joué à votre poste il y a plusieurs années...

(Il coupe.) Je ne l'ai pas vu jouer, si c'est votre question. *(Rires.)*

Non, évidemment, mais vous donne-t-il des conseils individuels ?

C'est sûr qu'il y a une grande communication entre lui et moi, car il sait tout de ce rôle. Le foot a changé mais il m'appor- ...

“La tactique donne un cadre. Mais le foot n'est pas toujours du tableau noir”



Rodri, pas si réservé, s'est livré sans retenue à Dave Appadoo.

“Pour le football, ce serait un signal intéressant qu’un milieu défensif gagne le Ballon d’Or”

Pep Guardiola a dit que vous étiez le meilleur joueur du monde à votre poste. Pensez-vous la même chose ?

Je vais être franc : il faut penser qu'on est le meilleur. Ou au moins penser qu'on veut le devenir. C'est une affaire de confiance. C'est avec cette mentalité inscrite en soi qu'on a une chance de devenir le meilleur, ou, en tout cas, la meilleure version de soi-même.

Vous avez fini cinquième du Ballon d’Or 2023 (derrière Lionel Messi, Erling Haaland, Kylian Mbappé et Kevin De Bruyne). Rêvez-vous de remporter un jour ce trophée ?

Nous en rêvons tous. Ce serait un accomplissement incroyable. Mais je sais aussi que des milieux de légende n'ont pas réussi. J'adorerais qu'un milieu défensif comme moi puisse le gagner, ça signifierait beaucoup. Pour le lauréat, mais aussi pour les jeunes qui veulent jouer ce rôle et sauraient qu'ils peuvent être reconnus autrement qu'en étant forcément le joueur qui marque ou fait des actions d'éclat. Pour le foot, ce serait un signal intéressant. Mais moi, je savoure déjà mon classement. Imaginez, je peux dire que je suis le cinquième meilleur joueur du monde.” ♦ D. A.

♦♦♦ te énormément sur le plan tactique ou de la mentalité, en fonction des moments du match, des phases de jeu, car dans cette position vos partenaires attendent que vous soyez le joueur « sécurité », avec ou sans le ballon. Surtout quand un match est tendu. Vos partenaires doivent lire en vous, dans votre jeu : « Pas de panique, on va reprendre le contrôle. » C'est avec cette responsabilité que vous devez envisager votre rôle.

Vous sentez-vous un leader par l'exemple, par le lien avec le coach ou par la parole dans le vestiaire ?

On peut l'être des trois façons. Mais, naturellement, j'ai senti que mon leadership s'exerçait d'abord sur le terrain. Le reste, c'est venu plus progressivement, avec la confiance du coach et de l'équipe. C'est le fruit aussi de ce dont on parlait en termes de concentration et de dévouement à mon métier, les autres le ressentent sans doute et la confiance vient aussi de là.

Regrettez-vous parfois que l'on mette moins de lumière sur vous que sur les joueurs offensifs ?

Sur le plan marketing ou dans les médias ? Je me sens déjà incroyablement heureux de faire partie de ce rarissime accomplissement collectif. Pour le reste, le plus important est toujours de comprendre. Comprendre que le foot pour les fans est avant tout une affaire de buts. Je sais aussi que d'immenses milieux n'ont pas toujours eu la reconnaissance à laquelle ils auraient pu prétendre. Est-ce juste ou injuste ? Les gens se font leur opinion. Moi, je sais comment les choses fonctionnent et donc ça ne me rend pas triste ou amer.



Making of

Lieu

L'auditorium du centre d'entraînement de Manchester City.

Durée

45 minutes, photos comprises.

Autres personnes présentes

Paul, le photographe, ainsi que Joe, un des responsables presse bilingue espagnol du club quand Rodri avait un doute sur un terme.

La note qu'il se met

“9,7. Je ne mets pas 10 car on peut toujours s'améliorer. Mais, franchement, c'était bien, non ? (Rires.)”

La note que FF lui met

Un 8 car on aurait aimé pouvoir lui parler plus longuement tant on sent qu'il connaît le foot.

Les trois interviews qu'il aimerait lire dans FF

“Juste dans le football ou on peut aller dans le sport en général ? Essayez d'avoir Michael Jordan alors. (Rires.) Ensuite, disons, David Villa, un attaquant exceptionnel, qui a sûrement beaucoup de choses à transmettre. Et pour la troisième interview, s'il était encore parmi nous, j'aurais dit Luis Aragones. Allez, surprenez-moi, je vous fais confiance, ce sera bien. (Rires.)”

Rodri 16



L'EXPATRIÉ

GRIEZMANN, SES CHÂTEAUX EN ESPAGNE

Le Français a construit sa légende de l'autre côté des Pyrénées, où il a passé toute sa carrière pro. Antoine Griezmann, 33 ans le 21 mars, revit à l'Atlético de Madrid après un passage difficile au Barça. Zoom sur le plus Espagnol des Bleus.

Par Tom Bertin, avec Opta



L'Atlético, sa maison

175 buts : anatomie d'un record

Meilleurs buteurs de l'Atlético de Madrid toutes compétitions confondues (t.c.c.)

1. Antoine Griezmann

175

Pied gauche : 127 Dans la surface : 148
Pied droit : 25 dont penalty : 13
Tête : 23 En dehors de la surface : 27
dont CF direct : 8

2. Luis Aragones

173

3. Adrian Escudero

169

Par compétition

123



31

Ligue des Champions

14

Coupe du Roi

6

Ligue Europa

1

Supercoupe d'Espagne

Son bilan face aux deux gros



Real Madrid

Matches	Buts	Passes
28	9	5

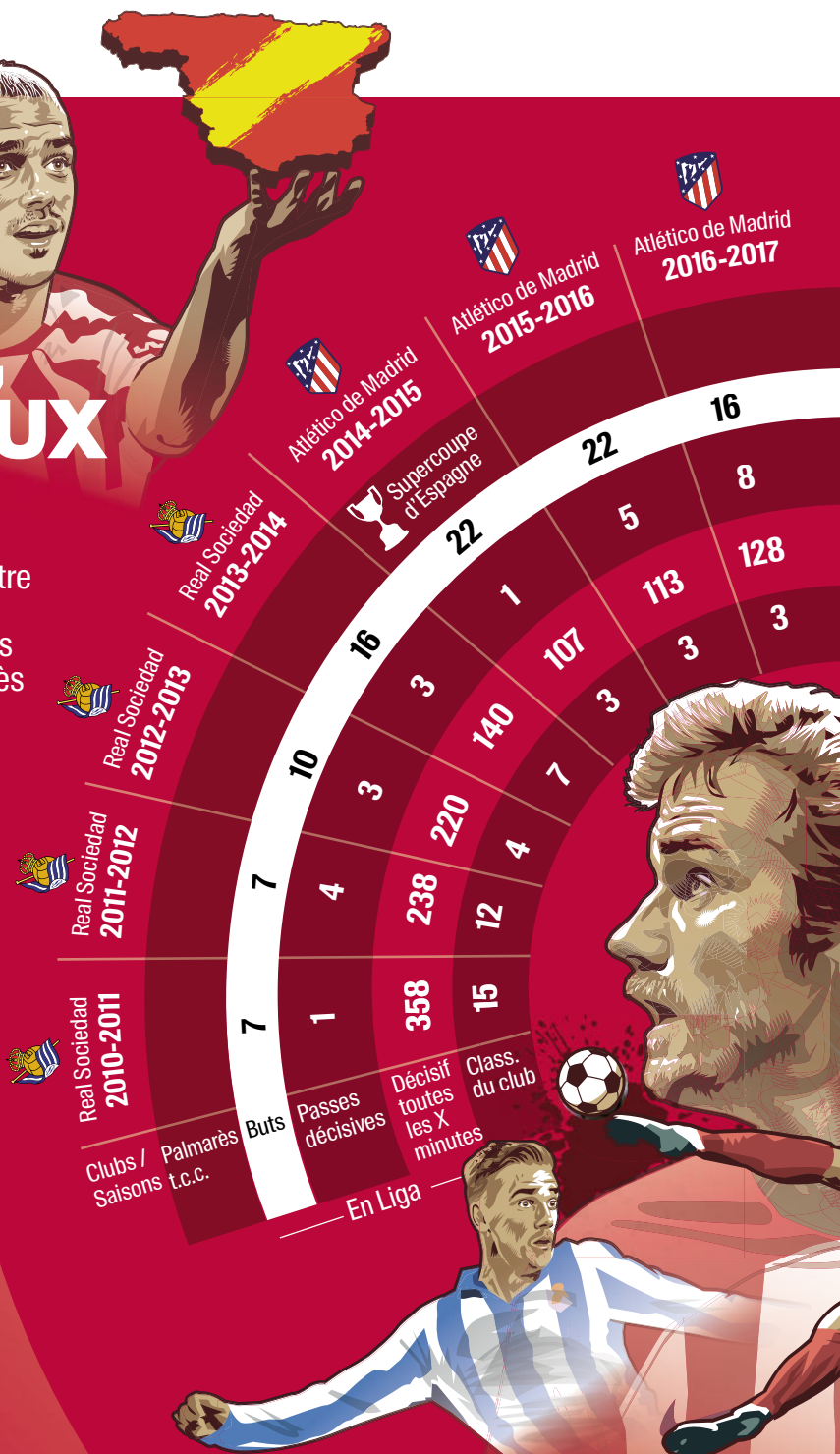


Barcelone

Matches	Buts	Passes
20	3	2

Buts+passes en Liga depuis qu'Opta collecte ces données (1998-99)

	Buts+passes	Buts	Passes
Lionel Messi	666	474	192
Cristiano Ronaldo	398	311	87
Karim Benzema	343	238	105
Antoine Griezmann	265	185	80
Luis Suarez	253	179	74



Son coin de ciel bleu

Peu importe ses saisons en Espagne, Antoine Griezmann a fait preuve d'une régularité à toute épreuve en sélection. Il a disputé les 84 derniers matches des Bleus, série en cours et de loin la plus longue de l'histoire sous le maillot tricolore. Il n'a plus manqué la moindre rencontre de l'équipe de France depuis le 13 juin 2017 face à l'Angleterre (3-2).

Palmarès

 Coupe du monde (2018)

 Ligue des nations (2021)

127 sélections



Meilleurs passeurs en équipe de France depuis 1974

	Passes
Antoine Griezmann	30
Zinédine Zidane	26
Thierry Henry	26

Buts+passes en équipe de France depuis 1974

	Buts+passes	Buts	Passes
Thierry Henry	77	51	26
Antoine Griezmann	74	44	30
Kylian Mbappé	71	46	25
Olivier Giroud	67	56	11
Michel Platini	61	41	20

Le blues du Blaugrana

Preuve que ses années Barça ont été difficiles à digérer, la saison 2021-2022, celle qui marque son départ du FC Barcelone et son retour à l'Atlético le 1^{er} septembre, reste sa pire en termes statistiques en Liga avec 3 buts et 4 passes. Des chiffres même pas au niveau de sa première saison dans l'élite à la Real Sociedad (7 buts, 1 passe).

Un but toutes les X minutes



La Liga, son royaume

Loin de Benzema en Ligue des champions

Buts marqués en Ligue des champions chez les joueurs français

Karim Benzema	90
Thierry Henry	50
Kylian Mbappé	44
Antoine Griezmann	35

Matches joués en Ligue des champions chez les joueurs français

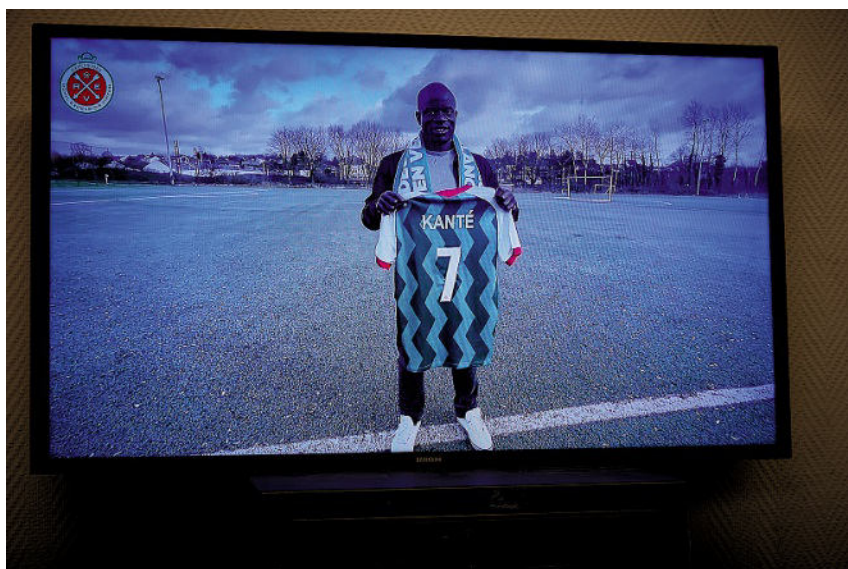
Karim Benzema	152
Thierry Henry	112
Patrice Évra	108
Claude Makelele	96
Antoine Griezmann	92
Raphaël Varane	92



À Virton, le club de Troisième Division belge peut compter sur une petite base de mille fidèles passionnés.



L’HISTOIRE BELGE DE KANTÉ



Fin juin 2023, N’Golo Kanté rachetait le Royal Excelsior Virton, un club de Troisième Division belge. Huit mois plus tard, le monde du foot continue de s’interroger sur cet investissement. Les locaux, eux, se réjouissent tandis que les nouveaux dirigeants travaillent dans l’ombre.

Par Thymoté Pinon, à Virton (Belgique).
Photos Hugues Lawson-Body/L’Équipe

“On l’a vu arriver comme le Messie.” Au fond du *Celtic*, la taverne qui sert de repaire aux Kaotic Gaumais, N’Golo Kanté fait quasiment l’unanimité. Jusqu’à cet été, les membres du principal groupe de supporters du Royal Excelsior Virton se demandaient ce que leur club allait devenir, alors aujourd’hui, ils savourent. “Flavio Becca, l’ancien propriétaire, avait beaucoup d’argent mais il ne savait même pas qu’on existait, résume Nathan Collin, le kapo de

la bande. Et il avait décidé d’arrêter de porter le projet, donc on ne savait pas comment ça allait se finir. Aujourd’hui, les dirigeants viennent nous voir à la fin du match, on échange, c’est plus humain. Le jour où N’Golo est venu rencontrer les joueurs, ils m’ont même invité.”

Jusqu’ici, tout va bien. Il n’y a finalement qu’à la fin d’une dernière pinte d’Orval, tout au fond du bar, que la question, celle qui fâche, arrive d’une petite

table rendue collante par la potion locale. “Certains nous ont parlé de ses soucis extra-sportifs, nous ont dit que ce n’était peut-être pas son idée à lui, qu’il subissait des pressions, glisse un habitué. Vous en savez plus ?” Quelques mois après le rachat, les mêmes discussions ont eu lieu dans le petit vestiaire du RE Virton. “Les joueurs se posaient des questions, ils avaient vu passer des choses sur Kanté, résume un ancien salarié du club. Ils ●●●



... disaient qu'ils ne savaient pas qui avait fait quoi, si les nouveaux dirigeants étaient mêlés à tout ça..." Mais Mohamed Hakem et Rebeai Khabtane, respectivement nommés manager général et président par N'Golo Kanté le 29 juin 2023, date de l'officialisation du rachat, ne font pas partie de l'entourage historique de l'international français. Très vite, ils ont d'ailleurs essayé de clarifier certaines choses au sujet de ce que le milieu du foot appelle "le dossier Kanté". "Pour nous, il n'y a aucune relation entre ce projet Virton et les enquêtes (de Mediapart, L'Équipe et France Football)", aiment-ils laisser filtrer.

Dirigeants sans véritable expérience

Le binôme reste toutefois prudent, notamment vis-à-vis des médias français. Par peur d'agacer le premier cercle du champion du monde 2018 ? Rien de tout ça, à en croire ce que le duo distille ici ou là, dans les couloirs du stade Yvan-Georges. Comprenez : "Ils font leurs trucs, nous les nôtres." La discrétion, toujours la discrétion. Les deux hommes, l'un de Bagnolet, l'autre de Rueil-Malmaison, la ville de Kanté, disent s'être rencontrés lors d'un projet porté par un candidat à la présidence de la Fédé algérienne, il y a quelques années. Le

frère d'Hakem est agent ; Khabtane, lui, s'est toujours intéressé au foot. On n'en saura guère plus. Leurs contempteurs soulignent qu'ils n'ont aucune expérience dans le milieu du foot. Ceux qui les apprécient considèrent qu'ils apprennent vite.

"Becca, l'ancien propriétaire, avait des défauts mais il était très riche et payait tout ou presque. Donc, quand il est parti, on était inquiets, pose Vincent Wauthoz, le maire de Virton, ville de 11 000 âmes, coincée dans l'extrémité sud de la Belgique, dans la province de Luxembourg. Désormais, on est assez satisfaits et contents. La nouvelle équipe dirigeante semble avoir une volonté de s'insérer dans la vie locale. Je les ai trouvés plutôt sérieux. Si c'est pour quelque chose qui s'enracine dans la durée, pas de problème." Sous deux portraits du roi et de la reine de Belgique, l'édile conclut : "J'attends désormais un écrit de leur part qui trace plus concrètement le projet, c'est la prochaine étape. Quand vous souhaitez obtenir des subventions de la part des différents échelons, vous devez monter des dossiers solides."

Car Kanté (32 ans, 53 sélections), qui perçoit autour de 2 millions d'euros par mois à Al-Ittihad en Arabie saoudite, n'entend pas faire tourner le club seul.

Quand un supporter interpelle le manager général en lui demandant de dire au propriétaire de "mettre encore un peu plus de sous", la réponse fuse : "Le but, c'est qu'il en mette de moins en moins."

La seule visite de Kanté

L'intéressé ne s'est pas encore exprimé publiquement sur son achat. Il n'est venu qu'une fois à Virton cette saison, le 5 janvier, le temps d'une visite de courtoisie auprès du groupe pro. Mais en Gaume, cette sous-région de la Wallonie, et même un peu plus loin, tout le monde parle de lui. "L'autre jour, j'étais avec des Suisses et ils m'ont dit qu'on avait de la chance, plaisante François Culot, maire de Virton de 2012 à 2023. À l'international, Kanté a une super image." L'équipe dirigeante installée par le Français a fait savoir qu'il souhaitait investir dans le foot depuis un moment et qu'un projet d'académie au Mali mûrissait. Virton aurait vocation à être un peu le FC Metz de Génération Foot au Sénégal, un club vers lequel les meilleurs joueurs maliens seraient transférés, le dernier étage de la fusée. Un dernier étage acheté... avant que la fameuse académie ne sorte de terre. Certains murmurent que Kanté ne connaît que très peu le pays dont sont issus ses



Dans le sud de la Belgique, les sourires et la confiance sont de mise chez Rebeai Khabtane, le président du club (ci-contre), Vincent Wauthoz (ci-dessous), le maire de Virton, et les joueurs. Pourtant, les contours précis du projet tardent à se dessiner.



“Je trouve les dirigeants plutôt sérieux. J’attends un écrit qui trace plus concrètement le projet” Vincent Wauthoz, maire de Virton

parents. En privé, les nouveaux dirigeants assurent, eux, que des discussions ont eu lieu, que le projet est sur les rails.

Depuis le Mali, un journaliste local pourtant bien renseigné sur le cas Kanté avoue ne pas pouvoir démêler le vrai du faux. “On raconte que ce sera à Kayes, la région d’où sont originaires ses parents et où il a passé la majorité de son séjour ici, fin mars 2022, expose-t-il. D’autres affirment que l’académie est en construction dans la capitale, à Bamako, mais que les travaux n’avancent que lentement.” Difficile d’en savoir plus. À Virton, on préfère communiquer sur l’idée de “deuxième chance”, à l’image de la trajectoire inspirante du patron, celle d’un joueur longtemps snobé par les clubs pros. “Les gens ont du mal à croire qu’il fait ça par passion, mais il a envie de rendre ce que le foot lui a donné, confiait ainsi Khabtane à *L’Avenir*, le 7 septembre 2023. Il a envie de donner une chance (...) à des garçons qui, comme lui, ont percé sans prendre la voie classique. Il veut rester dans le foot après sa

carrière, mais ne sait pas encore dans quel rôle. Président, entraîneur, agent... Au moins, avec Virton, il aura le choix. (*Rires.*)”

Ce frère agent qui interroge

Kanté sait-il seulement ce qu’il en est aujourd’hui et qui gère quoi ? Merouan Hakem, le frère du manager général, est, par exemple, agent et il a “placé” trois des joueurs qu’il représente, via la société Universal Football Consulting (UFC), dans le club belge. Une manœuvre qui suscite, chez ce dirigeant d’un club français, quelques persiflages : “Virton, c’est une carambouille perpétuelle, ça fait des années que ça dure...” “Trois joueurs ? C’est plus que ça, sourit un ancien salarié. En période de mercato, il n’y a que ses propositions qui sont retenues.” Un autre interlocuteur raconte, lui, que le frangin passe une tête au club une fois par mois, environ. Sur le sujet, Mohamed Hakem indique qu’il arrive à son frère de “proposer des joueurs quand (*il y a*) des besoins” puis précise que, “comme tous les agents, et pour lui en

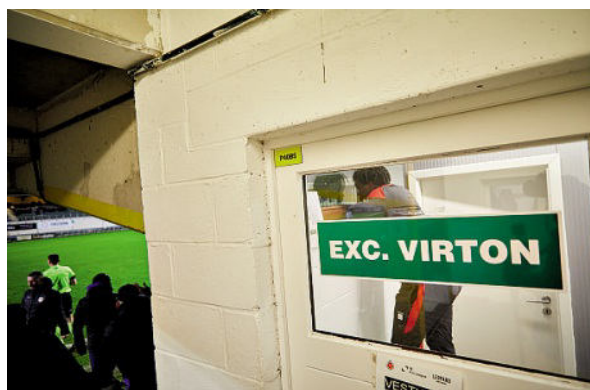
particulier, il n’y a aucune commission (*sic*)”. Toujours selon le dirigeant, “le processus est le même pour tout le monde. Les joueurs sont checkés et validés par le club sur des critères objectifs.”

Le soir de la venue de *FF*, lors de la réception de la réserve de La Gantoise (2-0 pour les locaux, le 24 février), l’un des trois éléments officiellement estampillés UFC, la société de Merouan Hakem, était titulaire et a affiché une technique séduisante. Un autre est entré en jeu et le troisième était absent. Sur place, personne ne semble se soucier de ce possible conflit d’intérêts. “C’est plus ou moins comme ça dans tous les clubs, non ?” lâche l’ancien maire. L’affluence est, elle, encourageante. Lors de cette 24^e journée de D3, ils étaient 1042. “Ici, les gens aiment le foot, affirme le nouvel édile, présent en tribunes. Vous connaissez une autre activité qui ramène, tous les quinze jours, entre 1000 et 1500 personnes au même endroit ?”

D’autres se montrent plus circonspects. “Tout ça est très curieux”, lâchait un salarié de la Fédé belge, au moment du rachat. La transaction avait même intrigué l’entourage historique du joueur. “Je l’ai appris par voie de presse et ça m’a surpris, confiait l’un des conseillers du Fran- ●●●



Au Celtic, le repaire des supporters du Royal Excelsior Virton, on se prend à rêver de Deuxième Division. Mais, pour le moment, la route est encore longue. Et N'Golo Kanté n'entend pas financer ce projet à lui tout seul.





“Les dirigeants ne se sont pas moqués de moi. Ils sont présents, N’Golo aussi” Jérôme Arpinon, le coach

... çais. Je ne sais même pas exactement de quoi l’on parle.” Après une relance sur la question de savoir si Kanté lui avait déjà soumis l’idée de racheter un club, la réponse était sortie toute seule : “Jamais !”

L’ambition de Jérôme Arpinon

Nommé entraîneur au début du mois de novembre 2023, Jérôme Arpinon, libre depuis son départ de Nîmes en février 2021, semble heureux d’être là. Après s’être fait ovationner par les bruyants ultras locaux, il passe une tête à l’espace VIP, serre de nombreuses mains, puis donne son ressenti sur sa nouvelle maison. “J’ai eu quelques sollicitations avant d’arriver en Belgique, indique le coach. Mais ici, les dirigeants avaient vraiment envie que je vienne et il s’agit d’un projet ambitieux. Ils ne se sont pas moqués de moi, ils ont

respecté ce qu’ils ont dit. Ils sont présents, N’Golo aussi. Ils m’ont un peu donné les clefs du camion.” Au sujet de l’environnement dans lequel il exerce ses fonctions, Arpinon ne fait pas dans la langue de bois : “Quand je suis arrivé, ça manquait un peu de rigueur du haut niveau. J’ai amené du professionnalisme. J’ai fait un audit et, à la trêve, j’ai écarté onze joueurs. Ils ont acheté le club peu de temps avant le début de la saison donc le recrutement a été tardif. Eux-mêmes ont reconnu quelques erreurs de casting.”

Les nouveaux dirigeants n’ont pas encore tous les codes du milieu. Lorsque le président passe une tête dans le vestiaire à la mi-temps pour livrer des conseils tactiques, cela ne plaît pas spécialement aux joueurs. Quand l’équipe dirigeante critique un peu trop bruyamment certaines individualités lors d’un match de la réserve, les voisins de main courante se pincement pour y croire. “Ils ont un côté amateur”, raconte un intermédiaire ayant récemment échangé avec eux. Cela ne les a pas empêchés de séduire l’environnement. “J’ai trouvé qu’ils faisaient les choses intelligemment, indique Wauthoz, le maire de Virton. Ils ont notamment contacté une série de personnes en qui nous avons confiance. Ils se sont bien entourés.” L’élu fait référence à Abdel el-Abar, ancienne figure du club, chargé de relancer les équipes de jeunes, abandonnées sous l’ancienne présidence. À ce sujet, la direction indique que l’académie sera relancée dans les prochaines semaines.

Un premier bilan sportif contrasté

Une question demeure en suspens : comment Hakem et Khabtane ont-ils pu renvoyer N’Golo Kanté, champion du monde millionnaire, avec l’ancien propriétaire Flavio Becca, riche homme d’affaires luxembourgeois (condamné par la Cour d’appel de son pays pour “abus de bien sociaux et détournement de fonds d’entre-

Thomas Meunier ou Timothy Castagne sont passés ici

prise” en juillet 2022) ? Cette fois, c’est le bagou des deux néo-dirigeants virtonais qui est mis en avant. “Dans le monde du foot, on rencontre souvent des gens comme ça, à la narration très bien faite, décrit un intermédiaire. Mohamed (*Hakem*) sait très bien parler. C’est une qualité.” Le premier bilan sportif est, lui, contrasté. Après avoir flirté avec la relégation à la mi-novembre, le RE Virton respire mieux. Sous la direction d’Arpinon, l’équipe est remontée en milieu de tableau et ne devrait pas être inquiétée. “Il faut finir le plus haut possible pour qu’il y ait de l’engouement, de l’attrait, conclut le coach. Et pourquoi pas monter en D2 ensuite ? Les gens sont gentils, il y a une âme, et un stade à l’anglaise. Avec un peu de travail et deux ou trois renforts...”

L’éternelle recette du trading

Reste à savoir comment le duo Hakem-Khabtane appréhendera la suite. En novembre, *L’Avenir* a interrogé le second sur le mode de fonctionnement de son club. “On veut faire du trading, répondait le président. Surtout sur des garçons qu’on aura formés. C’est important de revenir à la source de ce club.” Le 5 janvier, devant ses joueurs, Kanté indiquait, lui, que “remonter serait bien pour tout le monde, pour la ville (...), pour vous-mêmes”.

Au *Celtic*, les amoureux du RE Virton rappellent que des garçons comme Thomas Meunier ou Timothy Castagne, deux internationaux belges, ont effectué leurs classes ici. Une fumée verte s’apprête à napper tout le quartier. Une partie du groupe a entamé sa procession vers le stade en craquant une dizaine de fumigènes aux couleurs du club. La passion est de retour et Nathan et ses copains en sont persuadés : la soirée sera belle. Pour le moment, rien d’autre ne compte. ♦ T.P.

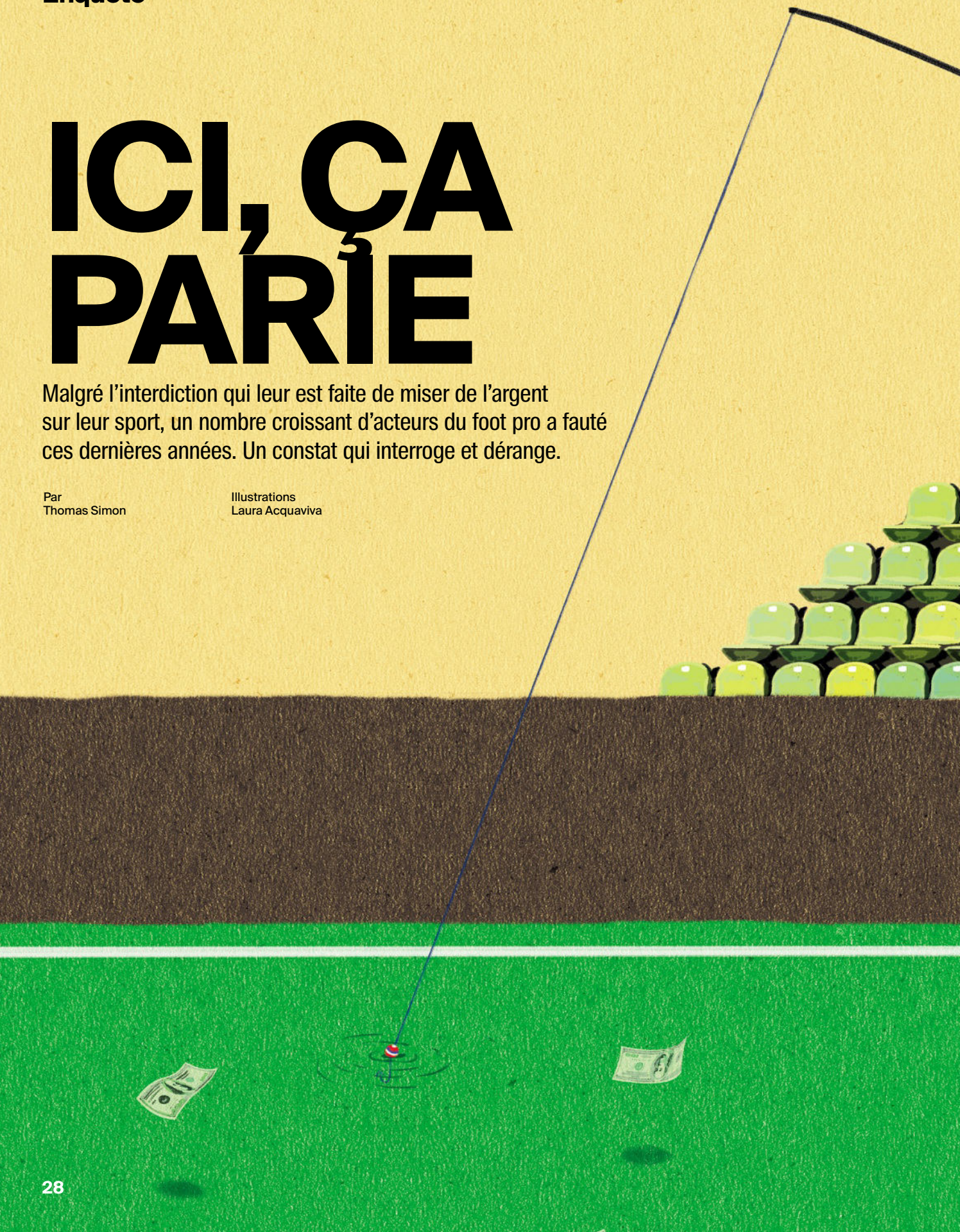
** Depuis 2017, le Français est englué dans une affaire où se mêlent les intérêts financiers divergents de plusieurs intermédiaires peu scrupuleux. Ce qui lui a valu d’être menacé avec une arme à feu.*

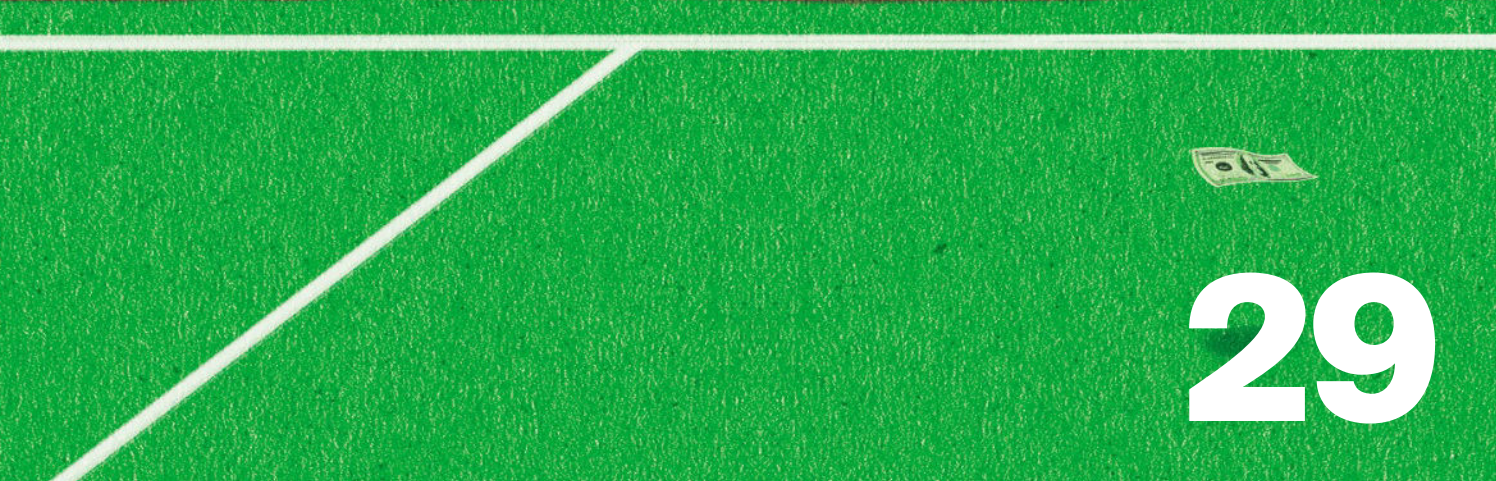
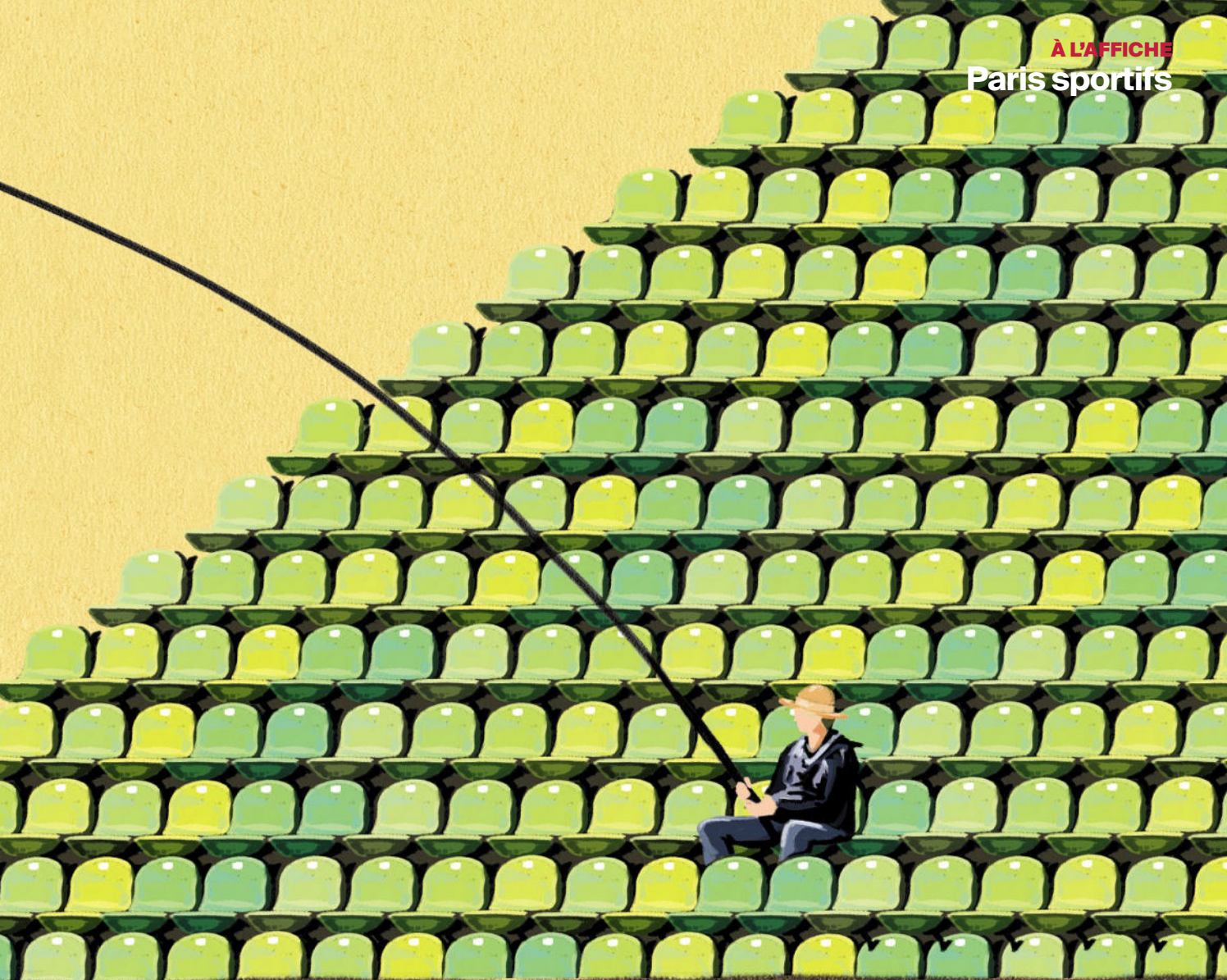
ICI, ÇA PARIE

Malgré l’interdiction qui leur est faite de miser de l’argent sur leur sport, un nombre croissant d’acteurs du foot pro a fauté ces dernières années. Un constat qui interroge et dérange.

Par
Thomas Simon

Illustrations
Laura Acquaviva







La conversation s'étire et, a priori, on n'a plus rien à se dire. Mais avant de racrocher, ce protagoniste du football français, bien au fait des dérives actuelles de son sport, finit par lâcher, à mi-chemin entre effarement et fatalisme : "Des joueurs en sont déjà venus à parier à la mi-temps, aux chiottes... Ça voulait dire qu'ils l'ont fait sur le match qui se déroulait, le match auquel ils prenaient part. Si les gens savaient tout ce qu'il se passe dans un vestiaire..." Proposé ainsi, le présent est dérangeant. Mais on évitera de céder au trop facile et stérile "c'était mieux avant". Un ancien se souvient d'ailleurs de ce qui pouvait déjà se pratiquer au siècle dernier au plus haut niveau hexagonal : "Nous avions une prime de match quand on gagnait en Championnat. Alors, un coéquipier nous mettait perdant à chaque rencontre... Il ne faisait pas perdre l'équipe mais il disait : « Si on gagne, je touche la prime de victoire, si on perd, je remporte la mise du pari... »" Si l'intégrité se portait de travers, c'est ce qu'on pourrait appeler avoir de la suite dans les idées.

Une dérive bien connue à l'étranger

L'époque n'est pas la même, les règles non plus, et puis "le football il a changé", a un jour asséné Kylian Mbappé en effleurant sa cravate, mais le parallèle établi offre en toile de fond ce que les derniers mois et même ces dernières années ont souligné : avec les paris sportifs, le football a un souci. Et ce n'est pas la peine de détourner le

suivis dans des cliniques spécialisées pour soigner leur addiction aux jeux d'argent. En France également, la situation semble prendre de l'ampleur et doit préoccuper.

Pour au moins deux bonnes raisons. Le danger d'addiction qu'impliquent ces pratiques, d'abord. Et les risques d'approches malintentionnées, ensuite. Dans le recoin le plus sombre des paris se trouvent la corruption et la possibilité de fausser des rencontres, de façon partielle ou totale. "De mon point de vue, cela reste exceptionnel en France", estime Antoine Béghin, directeur de l'intégrité du sport à la Française des Jeux (FDJ). Mais il n'y a aucune raison de se penser à l'abri d'une telle dérive. "Il existe un risque de trucage de matches, prévient Corentin Segalen, coordinateur de la plateforme de lutte contre la manipulation des compétitions sportives à l'Autorité nationale des jeux (ANJ, ex-AR-JEL). Plus il y a de joueurs addicts, plus le risque de manipulations va être important."

Des garde-fous insuffisants

L'Union nationale des footballeurs professionnels (UNFP) le rappelle à chaque fois qu'elle communique sur le sujet : "Afin de combattre la manipulation des compétitions sportives, la France s'est dotée d'une loi adoptée le 12 mai 2010, qui interdit notamment aux acteurs de parier sur les compétitions auxquelles ils participaient. Par le décret du 28 décembre 2017, cette

sensibilisation aux risques des paris. Dans chaque club, les jeunes en formation, le groupe pro, l'ensemble du personnel, tout le monde y passe, et une charte intégrité est signée. L'étape est autant nécessaire qu'essentielle, mais la désagréable impression de pisser dans un violon n'est pas loin tant il est compliqué de faire le poids face au matraquage publicitaire des opérateurs qui se voient, s'entendent et s'imposent à tous et partout (clubs, joueurs, stades, médias, influenceurs, etc.). "Ce qu'on peut faire et ce qu'on fait, c'est multiplier les interventions de prévention. Mais on ne peut pas lutter, cela nous dépasse", déplore Guillaume Stéphan, directeur général adjoint de l'UNFP.

L'incitation vire parfois au grotesque. En 2016, six joueurs et deux membres du staff de l'OGC Nice sont épinglés pour paris interdits. Winamax, qui s'affichait alors sur les shorts et dans l'enceinte des Aiglons, avait octroyé des dotations (argent crédité sur un compte de paris à leur nom) au personnel du club, joueurs et encadrants compris, ouvrant ainsi en grand la porte de la tentation. Même la LFP, qui prévient au début de la chaîne et sanctionne à l'autre extrémité, a comme partenaire Betclic (comme la FFF d'ailleurs).

Une méconnaissance des règles

Mais les concernés savent. Cette interdiction figure dans leurs contrats de travail. Y contrevenir expose à des sanctions – le non-paiement de la prime d'éthique en est un exemple – qui peuvent aller jusqu'au licenciement. Un dirigeant persifle : "Ah parce que les joueurs les lisent ? Non, ce sont les agents..." Leur rôle à ce sujet est central. "Ça fait partie de mes missions, estime Christophe Hutteau. En parler, c'est bien mais pas suffisant, il faut leur rappeler régulièrement, sans cesse leur rabâcher. Le football doit être intransigeant. Il y a suffisamment de problèmes dans notre sport pour ne pas en rajouter."

L'un de ses joueurs, Gaëtan Laborde, l'attaquant du Gym, s'est fait rattraper par la patrouille début 2022, écopant d'une suspension de trois matches avec sursis pour des faits remontant à la saison 2019-2020, à l'époque où il évoluait à Montpellier. "Il était avec des amis à la maison, ils ont fait des paris instantanés, relate

La Ligue, qui prévient au début de la chaîne et sanctionne à l'autre extrémité, a comme partenaire Betclic

regard, ni de le diriger en direction de l'Italie et sa vaste affaire de paris clandestins – le milieu de la Juve, Nicolo Fagioli, a par exemple été épinglé pour avoir joué plus d'un million d'euros sur des plateformes étrangères ; le parquet fédéral l'a suspendu sept mois et condamné à une amende de 12 500 euros. Ou vers la Premier League – Ivan Toney, l'attaquant de Brentford, a notamment été suspendu de mai 2023 à janvier 2024 pour 232 infractions au code de conduite de la Fédération anglaise –, dont une quarantaine de joueurs seraient

loi a été renforcée afin d'interdire aux acteurs des compétitions sportives de parier sur leur sport. Cette interdiction prévue dans l'article 124 des règlements de la Fédération française de football confère à la Commission de discipline de la LFP la faculté de sanctionner les acteurs qui ne la respecteraient pas."

Les concernés savent. Depuis plus de dix ans, la LFP collabore avec l'UNFP et l'UNECATEF (Union nationale des entraîneurs et cadres techniques du football) pour mettre en place des journées de

... Hutteau. Il me l’a dit : « Je ne suis pas près de me faire reprendre un jour. » C’est clairement de l’inattention.” La même erreur d’étourdi est évoquée par d’autres lorsqu’il faut se justifier. “J’en faisais (*des paris*) avant d’être à Niort, j’ai continué, reconnaît Mathis Ansar, ancien stagiaire pro des Chamois. Je pensais que je n’avais pas le droit de miser sur mon club, c’est tout. J’avais eu les journées de prévention, oui, mais je ne voyais pas du tout le mal à faire ça.” Antoine Béghin de la FDJ a déjà entendu ça : “La plupart du temps, me semble-t-il, les sportifs n’ont pas conscience que l’interdiction porte sur l’ensemble des compétitions de leur sport, aussi bien en France qu’à l’étranger, et pas seulement sur les compétitions auxquelles ils participent. Il s’agit d’un travail d’éducation au long cours.”

Quand il reçoit un mail de la LFP pour lui détailler ses paris interdits avec toutes les mises qu’il a effectuées et lui signifier sa convocation en commission de discipline, Todd Vromant est “choqué”. Tout juste majeur au moment des faits qui lui sont reprochés, le jeune joueur (18 ans), passé brièvement par la réserve de Toulouse “ne [s’y] attendait pas” et assure qu’il “ne savait pas”. “Il devait y en avoir pour 1000 euros, je ne sais plus. Un délire entre potes pendant la Coupe du monde. Je jouais alors au LOSC, je parie sur des matches du Mondial, je ne me sens pas du tout concerné, confie le milieu offensif parti se relancer à la Royale Entente Acren Lessines, en Quatrième Division belge. C’est une leçon. Depuis un an, j’ai tout fermé.”

Des infractions en hausse depuis 2019

Pour repérer les fautifs, la LFP sollicite l’ANJ et la FDJ pour réaliser un croisement de fichiers (quinze depuis la saison 2013-2014). “Nous leur envoyons pour cela une liste comprenant l’ensemble des joueurs et entraîneurs sous contrat de travail avec un club professionnel, que ces derniers soient professionnels ou non, indique la Ligue. L’ANJ et la FDJ vérifient ensuite leurs fichiers respectifs pour contrôler que

l’un d’entre eux n’a pas réalisé de paris en ligne ou en réseau physique. Lorsqu’un acteur ressort « positif », l’ANJ et la FDJ nous transmettent un fichier individualisé du parieur qui répertorie l’ensemble de ses paris ainsi que les montants misés.”

Le 16 novembre dernier, soixante joueurs et éducateurs ont été punis pour avoir enfreint l’interdit. Dans le lot, beaucoup de jeunes qui débutent à peine ou encore en réserve. Cinq mois avant, trente-cinq s’étaient déjà fait pincer. Un an plus

tôt, environ quatre-vingts. On pourrait continuer. Corentin Segalen de l’ANJ pose un constat chiffré : “Depuis 2019, le nombre de fautifs a été multiplié par cinq.” Et cette tendance à la hausse ne semble pas sur le point de s’inverser. Elle peut s’expliquer. Le Covid, coup de frein sur le volet prévention, est passé par là. Mais le cadre dans lequel s’inscrit cette augmentation est plus large. Dès 2016, un article scientifique du professeur Marie Grall-Bronnec, du service d’addictologie et de psychiatrie de liaison au CHU de Nantes, posait le préambule en même temps que le contexte : “La prévalence des problèmes de jeu est quatre fois plus importante en population de sportifs professionnels qu’en popu-



“Quand on vit dans un univers joueur, c’est très difficile de ne pas jouer”

Julie Giustiniani, addictologue et psychiatre



AUX JO, L'INTERDICTION VAUDRA POUR TOUS LES SPORTS

Trente-deux sports seront au programme officiel des Jeux Olympiques de Paris qui se dérouleront du 26 juillet (cérémonie d'ouverture) au 11 août 2024 (clôture). Il pourrait être tentant pour un joueur sélectionné pour le tournoi olympique de football (du 24 juillet au 9 août chez les hommes, du 25 juillet au 10 août côté femmes) de parier sur les exploits potentiels de Léon Marchand en natation, le troisième titre individuel possible du judoka Teddy Riner, ou l'éventualité de voir Victor Wembanyama et les basketteurs français détrôner Team USA. Ce ne sera pas possible. "Là, on travaille avec le COJOP (*Comité d'organisation des Jeux Olympiques et Paralympiques*) et le CIO (*Comité international olympique*) pour faire de l'information, explique Corentin Segalen, coordinateur de la plateforme de lutte contre la manipulation des compétitions sportives à l'ANJ (Autorité nationale des jeux). Un footballeur retenu pour disputer les Jeux Olympiques ne pourra pas parier sur le vainqueur du 100 m en athlétisme ou d'une quelconque autre discipline. On considère que c'est une seule et même compétition." Et, bien évidemment, l'interdiction de parier concernera aussi les deux tournois de football. Elle vaudra pour les staffs, les joueurs du sélectionneur Thierry Henry (les Espoirs français de 23 ans ou moins, nés à partir du 1^{er} janvier 2001, ainsi que trois joueurs sans limite d'âge) et les joueuses de l'équipe de France dirigées par Hervé Renard.

◆ T.S.



lation générale." Les hypothèses sont multiples : l'attrait pour la compétition et les défis, la dépendance à la récompense, l'impulsivité, la recherche de sensations fortes, en sont quelques-unes, accentuées ou au moins accompagnées par un temps libre hyperconnecté et des capacités de jeu augmentées par les industriels.

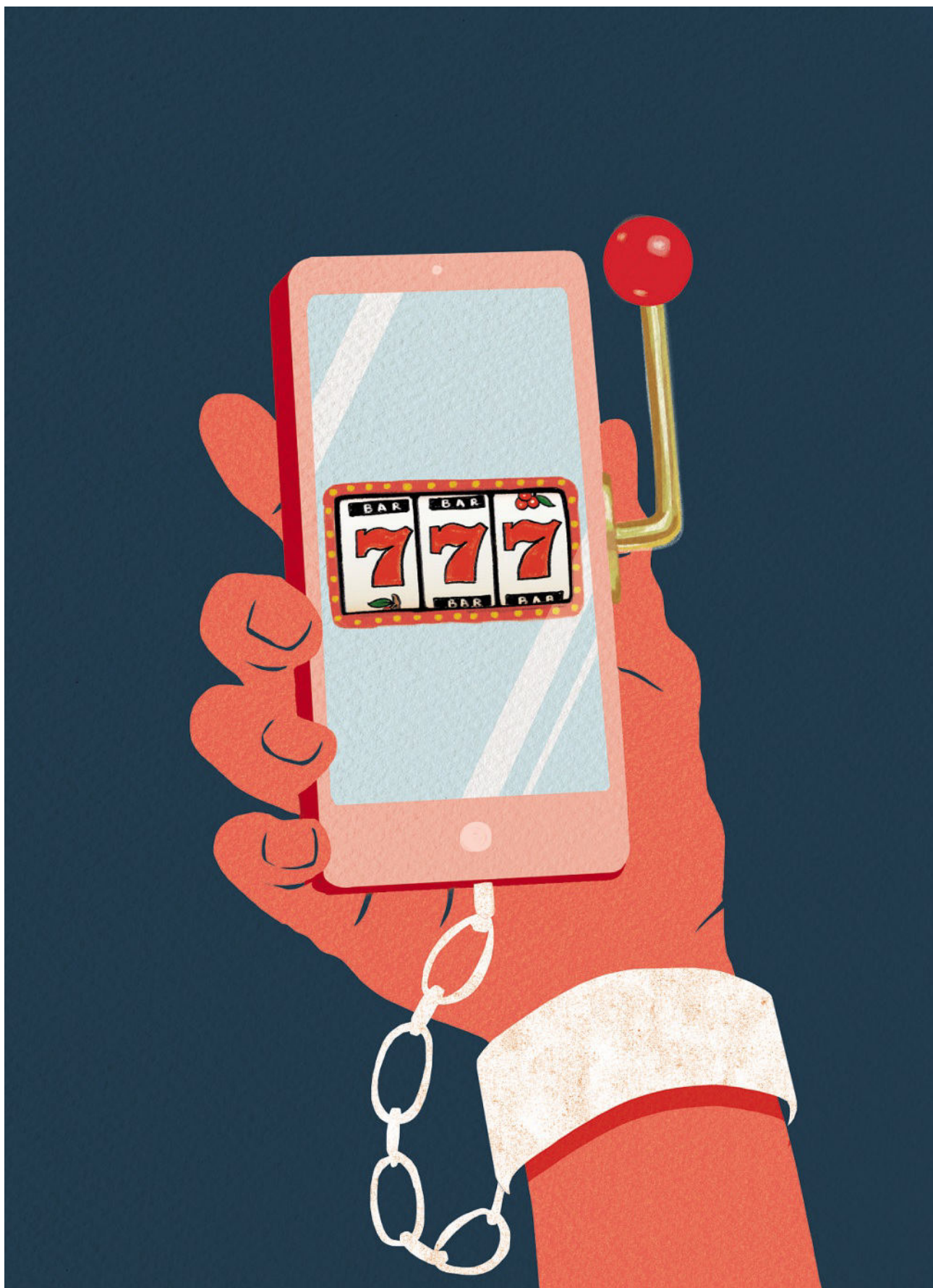
Le docteur Julie Giustiniani, addictologue et psychiatre au CHU de Besançon, appuie : "Les footballeurs constituent la cible même des publicitaires. Ce sont des hommes jeunes, parfois issus de milieux plus précaires, qui veulent une ascension sociale. L'argent peut être un élément motivant mais, au-delà de la dimension monétaire, il y a l'idée d'être validé par le groupe en étant identifié expert, meilleur que les autres, plus malin et plus fort dans leur domaine pour prédire ce qui va se passer. Une forte influence culturelle peut s'exercer sur ces footballeurs. Quand on vit dans un univers joueur, c'est très difficile de ne pas jouer."

Le système D pour contourner l'interdiction

Sanctionné au cours de sa carrière professionnelle pour avoir fourni des conseils en pronostics sportifs pour Unibet, avec qui il était sous contrat, et pour avoir lui-même parié, Jérôme Rothen a connu ça : "Dans un vestiaire, c'est comme ça, tu te montes un peu la sauce, il y a une excitation particulière, tu ne vas pas chercher le gain mais l'adrénaline. Je suis passé dans des grou-

pes où on jouait sur nous pour nous pousser encore plus. C'est la réalité. Aujourd'hui, ce n'est plus possible de faire ce qu'on faisait. Mais on jouait pour nous, pas contre. C'est un délire, ça permet de partager un truc, de se rejoindre." Le consultant et animateur de RMC a aussi vu : "À la fin de ma carrière, ce n'était plus pareil. Il y a eu une telle évolution. J'imagine que ça doit être décuplé désormais. C'est difficile. Ça a pris une place énorme dans la société. Regarde toutes les entreprises qui font des trucs autour de ça lors des grandes compétitions... Et un vestiaire de foot, c'est le reflet de cette société. « Eh vas-y, t'as joué là-dessus, t'as mis quoi ? » C'est la gangrène, ce truc. Tu baignes dedans, c'est difficile d'en sortir. Il y a une règle, tu dois la respecter, mais j'imagine qu'aujourd'hui, dans tous les vestiaires, tu as des mecs qui jouent. Certains se font prendre, d'autres pas."

De l'extérieur, on s'en tient au pas vu, pas pris. Dans le milieu, "tout le monde", sous-entendu le leur, "sait". Et c'est le grand écart d'intention entre ceux qui se feraient avoir par excès de confiance ou de naïveté en laissant leur carte bancaire à un entourage malintentionné et ceux qui sauraient exploiter les failles du système de surveillance. "Ceux qui se font attraper et donc sanctionner, c'est la partie émergée, confie un ancien joueur toujours dans le circuit pro. Des joueurs parient grâce à d'autres personnes, font payer des amis ou de la famille, font des tickets et règlent ●●●



... en cash. Si je vous donne 50 balles et vous demande de les mettre sur tel match, qui va retracer ça et me retrouver ? J’ai même connu des dirigeants qui pariaient contre leur équipe. Ils me disaient : « Je me suis fait du pognon cette saison, tellement on a été nuls. » Ils faisaient jouer quelqu’un d’autre...”

La nécessité d’être mieux accompagné

Peu de punis veulent parler. Lucas Pouliquen, entraîneur de la réserve du Grenoble Foot 38 qui a écopé en novembre de trois matches de suspension ferme et de 3 000 euros d’amende, a voulu exposer son cas : “J’ai été sanctionné pour environ 800 paris sur la saison 2022-2023. C’est beaucoup. J’étais au courant que ce n’était pas autorisé. Mais je n’ai jamais parié sur mon club, ni sur aucune des compétitions dans lesquelles il était engagé. Pour donner un ordre d’idée des mises, la sanction financière qu’on m’a infligée correspondait à cinq fois le montant engagé sur l’année. Une année que j’ai dû terminer dans le négatif avec une cinquantaine d’euros perdus. Je n’ai pas mis en péril ma famille sur le plan financier. Je ne me levais pas la nuit pour jouer. J’aimais ça et je le vivais comme un divertissement. Je devais avoir 20 ans quand j’ai commencé (*il en aura 33 le 11 mars*). Avant d’être éducateur, j’ai été joueur, et avant que ça ne me soit interdit parce que c’est mon travail, je pariais déjà.”

Et le technicien de poursuivre : “Il y a le côté compétiteur, imaginer le scénario d’un match, un résultat, cette adrénaline de pouvoir gagner. Je n’ai jamais considéré avoir un avantage sur d’autres et je n’ai jamais utilisé ma position pour en avoir un. Mon club m’a mis à pied une semaine, durant laquelle je n’ai pas pu faire mon travail ni toucher mon salaire. J’ai fauté, je suis sanctionné, j’accepte. J’ai eu la chance d’avoir un manager général, Max Marty, qui m’a redirigé vers un process médical. Il a voulu savoir si j’avais besoin d’une aide et m’a conseillé d’aller parler avec le docteur du club, qui m’a redirigé vers une psychologue spécialiste dans les addictions. Je l’ai vue, nous avons discuté et elle a posé son diagnostic : je ne souffrais pas d’addiction, contrairement à ce qui avait pu être fortement sous-entendu et même écrit. Ça peut être difficile de se reconnaître addict,

“J’ai connu des dirigeants qui pariaient contre leur équipe” Un ancien joueur

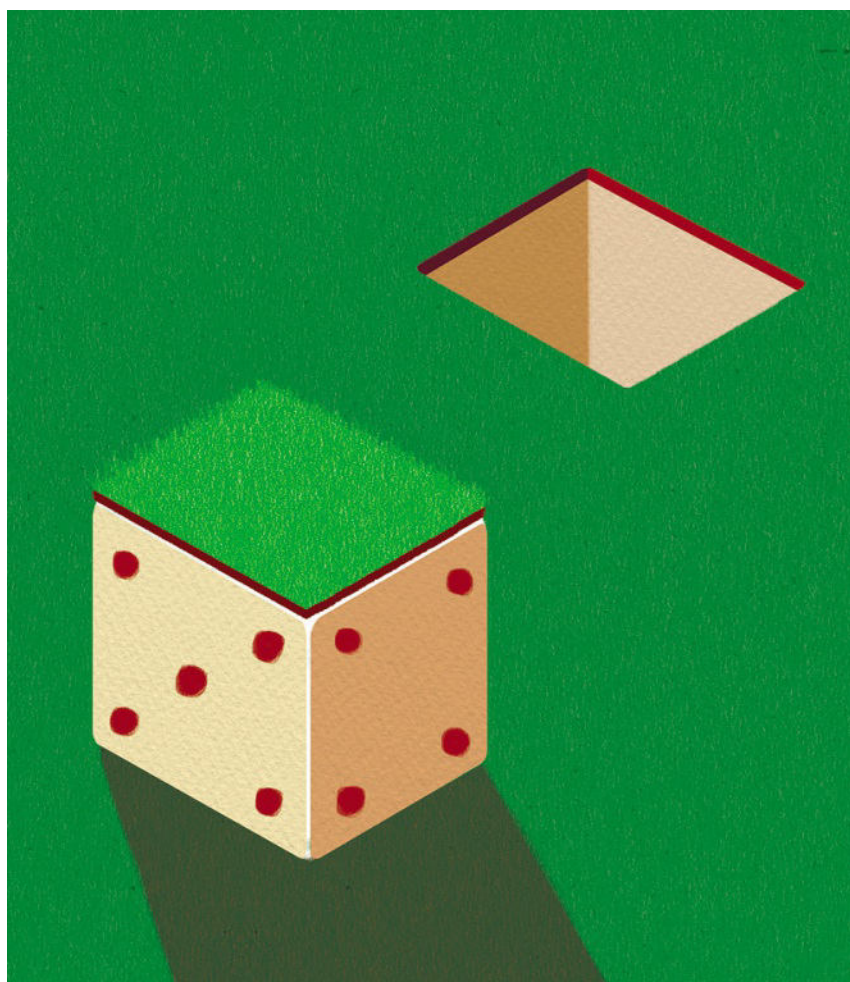
il y a forcément une part de déni et, entre le moment où mon manager m’en parle et le rendez-vous avec la spécialiste, je me suis posé beaucoup de questions.”

Parce que la dépendance est un écueil. Elle est sans produit donc sans produit de substitution aussi. Sur les soixante derniers sanctionnés, trois de moins de 21 ans ont été interdits de plateforme en ligne et deux d’entre eux – sur demande de leurs parents – bénéficient d’une aide psychologique. C’est probablement de ce côté qu’il faut davantage regarder et réfléchir.

“L’UNFP a une cellule d’écoute, « C’ dans la tête » qui permet aux footballeurs d’exprimer leur mal-être, une problématique de

santé mentale, dépression, anxiété, stress et aussi addictions, rappelle Guillaume Stéphan, le directeur général adjoint du syndicat. Ils peuvent ensuite être réorientés vers des professionnels de santé.”

Lucas Pouliquen insiste : “La sanction, d’accord. Mais peut-être faudrait-il aller plus loin et proposer un accompagnement, un suivi. Parce que moi, c’est mon club qui m’a poussé vers l’aspect médical en se disant « peut-être que là, il y a un problème ». Mais s’il ne le fait pas, la finalité, c’est que j’ai parié, enfreint le règlement, je suis sanctionné, et voilà quoi... Je m’en sors bien mais ce n’est certainement pas le cas pour d’autres.” ♦ T. S.



MICHEL LE RAYO DE SOLEIL

Avant de briller à Gérone, l’entraîneur espagnol, auteur d’une saison sensationnelle avec le club catalan, s’est construit à Vallecas et au Rayo Vallecano. Un quartier populaire de Madrid et un club qui ont façonné sa personnalité et ses méthodes.

Par
Antoine Simonneau, à Madrid (Espagne)

Photos
Ali Sallusti/L’Équipe

Le 11 novembre dernier, le Rayo Vallecano accueille Gérone. Dans l’Estadio de Vallecas, les supporters du club de la banlieue ouvrière de Madrid ne sont pas là que pour voir le leader de la Liga (aujourd’hui 2^e). Ils ont surtout rendez-vous avec l’entraîneur de l’équipe catalane, Miguel Angel Sanchez Muñoz, dit Michel. Une banderole est déployée sur toute la tribune des Bukaneros, le groupe de supporters ultras du Rayo : “Michel, petit-fils de Maria, bienvenue au quartier.” Entre Vallecas et Michel, le lien est indéfectible. Il est le symbole et le porte-parole d’un quartier, d’un club. L’incarnation de leurs valeurs.

Pour mieux comprendre le phénomène Michel, il faut retourner aux racines familiales. À la fin de la guerre civile espagnole (1936-1939), portés par la vague d’immigration paysanne du sud, ses grands-parents maternels débarquent de Murcie à Vallecas, quartier populaire du sud-est de Madrid. Le grand-père cultive des légumes qui nourriront longtemps les plus

modestes et alimenteront le commerce familial. Les parents de Michel, né en 1975, y tiendront un magasin de primeurs, près de leur modeste demeure, que le grand-père maternel a construite. Aidé de proches et de voisins, il se raccorde à l’eau, à l’électricité et édifie sa “chabola”, maison basse, faite de matériaux sommaires, en périphérie des grandes villes. Elle abritera les grands-parents, les parents, les deux frères et la sœur de Michel, le benjamin.

Gamin timide transcendé par le sport

Au milieu des années 1980, ils en seront délogés, puis recasés par les services sociaux, dans un cinq-pièces, extérieur brique rouge. L’entraide, c’est le ciment de Vallecas. L’école de la débrouille aussi. “Pour certains entraînements, on se changeait dans le vestiaire du stade des pros, puis on faisait un footing de dix minutes dans les rues en crampons, pour trouver un terrain”, relate José Luis Martin, son premier coach en jeunes au Rayo. “Pour l’éclairage, je juchais sur mes épaules le plus grand pour qu’il coince l’interrupteur avec un bout de bois”, sourit le directeur du centre d’entraînement du Rayo Vallecano.

La lutte est une seconde peau à Vallecas. Pendant la guerre civile, le gouvernement républicain installe son quartier général dans cette commune, rattachée à Madrid en 1950. Elle sera dévastée par les bombes franquistes. La misère et la souffrance de l’endroit et de l’époque seront immortalisées par les photos de Robert Capa. L’ouvrière Vallecas est surnommée le quartier rouge de Madrid. Cette couleur omniprésente : des briques des HLM aux affiches syndicales, en passant par l’éclairage barrant le maillot du Rayo, jusqu’aux murs repeints de l’Estadio de Vallecas.

Les “chabolas” ont été remplacées par des ensembles d’immeubles modernes et impersonnels, et des artères goudronnées. C’est pourtant dans ces anciennes ruelles de terre battue que Michel grandit. Avec son frère, Javi, et leurs amis, il y tape ses premiers ballons. “Du lever du jour jusqu’à ce qu’il fasse nuit, on arrêtait seulement de jouer pour laisser passer les voitures”, rembobine son acolyte Alvaro Zapata. “Je n’ai pas souvenir de l’avoir vu sans son ballon, fouille sa sœur, Gema Sanchez, de cinq ans son aînée. Et je ne vous dis pas le nombre de fois où on a dû l’emmener à l’hôpital à cause de ça !” ●●●

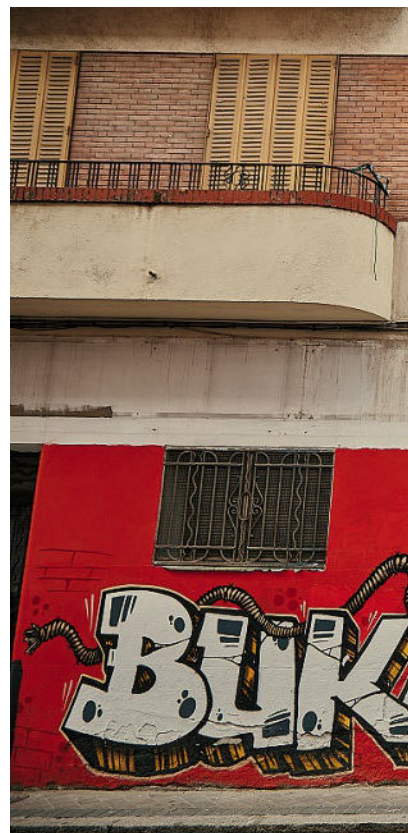


Vallecas, sud-est de Madrid. Dans ce quartier populaire, le quartier rouge de la capitale espagnole, Michel (à gauche) s'est éveillé au football et a pris pour première maison le Rayo Vallecano. Ici, il a appris durant son enfance la solidarité, le don et le dépassement de soi. Des valeurs qui prévalent dans le management de ses joueurs. Et le coach de Gérone aime revenir à Vallecas, notamment pour des déjeuners en famille ou avec ses amis à sa table favorite au Cruz Blanca.





Gema (à gauche), la sœur aînée de Michel, vit toujours à Vallecas, tout près de l'école Raimundo Lulio. Celle-là même où, dans la cour, celui que l'on appelait alors Miguel faisait étalage de tous ses talents balle au pied (ci-dessous). Tel un conservateur de musée, Gema garde les photos de classe de son jeune frère mais aussi ses licences de joueur au Rayo Vallecano, ce club qui fait la fierté de tout un quartier.



... À quelques ruelles de chez lui, “Las Cuevas” (les grottes), le mythique et ravalé terrain vague du quartier, meurtri par les ornières et les faux rebonds, est leur plus beau théâtre des rêves. C’est là, en grande partie, qu’il développe une habileté rare balle au pied. Une technique de joueur de rue, peaufinée par sa pratique dans l’immense patio aux allures de cour de prison de son école Raimundo Lulio, à cinq minutes de son domicile. “Un gamin calme, timide, pas du tout leader, mais, quand il prenait le ballon, il était au-dessus de tout le monde, décrit Raul Lopez, son ami depuis leurs 6 ans. C’était le premier choisi dans les équipes.” Élève moyen qui ne fait pas de vagues, il est métamorphosé par sa passion du sport. “Il était doué en tout : à la course, au ping-pong, au basket... même aux billes ! se souvient Lopez. Il avait une agilité et une coordination supérieures. Surtout, il comprenait tout de suite les stratégies à mettre en place pour gagner.”

L'école de la rue, un tremplin

À partir de 10 ans, Miguel, comme l'appellent encore ses proches, sort aussi du lot avec El Moyano, le club de futsal le plus réputé de Vallecas. Grâce à son élégance et sa faculté à casser des reins, il y hérite

d'un surnom à vie : Michel. En référence au milieu offensif du Real Madrid et de la Quinta del Buitre (composée aussi d’Emilio Butragueno, Miguel Pardeza, Manolo Sanchis et Rafael Martin Vazquez), idoles de toute une génération espagnole fin des années 1980. Au détour d’un match de rue, Fanti Callejo, l’un de ses voisins et joueur de l’équipe première du Rayo, tombe sous le charme de ce “gamin qui dribble tout le quartier”. Il lui propose un essai chez les Franjirrojos. Le fan de Diego Maradona a 13 ans. Il séduit tout le monde sur-le-champ. “Un gaucher aussi doué du pied droit, intelligent, avec la technique et la malice du joueur de rue”, se souvient Martin, son premier coach en jeunes au Rayo.

Dans un quartier où tout est estampillé “Rayo” – l’auto-école, le salon de coiffure et même le kebab –, la fièvre “rayista” va piquer Michel dès sa première licence. “C’est devenu sa seconde famille et sa première maison même, soutient sa sœur Gema, qui en nourrit une légère amertume. Depuis ce jour, il ne parle plus que de

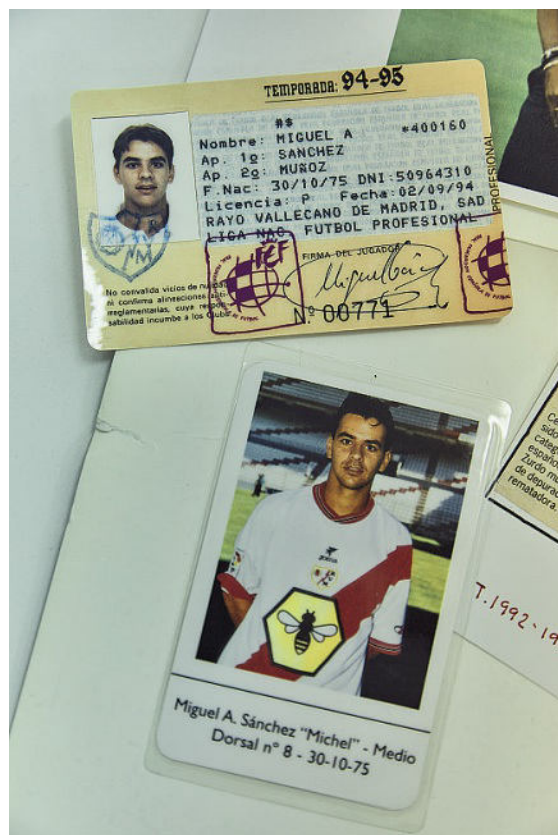
**Doué en tout :
course, ping-pong,
basket et billes !**

foot ! Au dernier nouvel an, il a passé sa soirée à visionner des matches sur sa tablette.” Tout va ensuite aller très vite pour le prodige du “barrio” : constamment surclassé de deux ans, premier contrat pro et premiers entraînements avec l’équipe première à 17 ans, appelé dans toutes les sélections de jeunes. Avec comme apogée une demie de Mondial des moins de 20 ans au Qatar (1995), aux côtés des Raul, Ivan de la Peña ou Michel Salgado.

Attachement viscéral à Vallecas

Une période faste où la tête de l’adolescent “bien éduqué” est proche d’enfler. “Des joueurs du Rayo passés par les sélections nationales, on les compte sur une main, rappelle Martin. Pour éviter qu’il ne se perde, on a dû le recadrer avec ses parents.” Le paternel a élevé ses gosses à la dure. Intransigeant sur leur comportement et leur réussite. “Il nous disait : « Tu peux faire ce que tu veux, mais si tu le fais, tu dois être le meilleur », rapporte sa fille.

Durant sa jeunesse, Michel est aussi élevé par Maria, sa grand-mère maternelle. Quand la majorité des familles retournent au “pueblo” (village familial) durant l’été, lui, reste à Vallecas. Son point d’ancrage et unique horizon. “Il a le quar-



tier dans le sang, assure son ami Zapata. La solidarité qu'on y a trouvée nous procure un sentiment d'appartenance difficilement explicable." Cet attachement viscéral le poussera, ado, à repousser les sirènes du Real et du Barça. Trop grand, pas assez familial. Et à quoi bon vouloir fricoter avec les lumières quand ce qui brille le plus à vos yeux se trouve au bas de la porte.

En vingt ans de carrière, le milieu en disputera quinze avec son Rayo. Capitaine, meilleur buteur (67), troisième joueur le plus capé (425 matches), il y connaîtra tout. Descentes et montées incessantes de la Liga à la Segunda B (D3), jusqu'à goûter à la C3 (2000) et devenir le premier buteur européen du club. Le 28 novembre 1993, pour son baptême du feu, quand "El Niño" entre en jeu contre le Barça, le stade de Vallecas retient son souffle. "C'est l'enfant et la fierté du quartier, assure Ramon, membre des Bunkaneros. Il fait partie des nôtres. Tout le monde l'adore et s'identifie à lui. Un exemple et un modèle pour beaucoup." À la fin de sa carrière de joueur (2012), "Michel 1^{er} de Vallecas" embrasse celle d'entraîneur. Forcément au Rayo. Il cumule les casquettes de directeur de la méthodologie du centre de forma-

“Du Rayo jusqu'à la tombe. Michel, on sera toujours avec toi” Un chant des supporters

tion, entraîneur des équipes de jeunes et fait partie du staff de Paco Jemez (2012-2016), coach de l'équipe première.

Limogé du Rayo, sa plus grande douleur

Le grand saut comme entraîneur principal arrive très vite. En février 2017, le Rayo est à un point de la descente en Segunda B. Fraîchement nommé, Michel le sauve. Un an plus tard, il est sacré champion de D2. L'unique titre du club. Le plus grand bonheur de sa carrière. "Fêter la montée en Liga devant 10 000 personnes de son quartier et à deux pas de sa maison natale, c'était indescriptible pour lui", se rappelle Lopez, l'ami d'enfance. Sa plus douloureuse blessure va surgir rapidement. Dans les profondeurs de la Liga la saison suivante, il est limogé en mars 2019. "Ça l'a dévasté. Le Rayo, c'était toute sa vie", assure sa sœur. "C'est comme les histoires d'amour. Plus c'est fort, plus tu souffres quand ça se finit", corrobore Martin, l'entraîneur de sa jeunesse. Mais chacun de ses retours est chaudement fêté dans son stade de Vallecas. "Même si tu es l'entraîneur adverse, tu

es celui qui nous a sauvés en D2. Du Rayo jusqu'à la tombe. Michel, on sera toujours avec toi", entonnent les fans. "On préférerait être en D2 avec Michel qu'en Europe avec n'importe quel autre coach", assure Ramon, le Bunkanero.

Ses valeurs, héritées de son quartier, son club, influent en Catalogne jusque dans son style de management, axé sur le travail, l'humain, le collectif, l'exigence et le dépassement de soi. La modestie et la sincérité de ce coach "excessivement normal", "sans cravate", ont conquis la majorité des Espagnols qui, eux aussi, se reconnaissent en lui. "Comme tout bon Valleciano, il regarde vers le haut mais sait toujours que le sol n'est jamais très loin", philosophe Martin. Vallecas non plus. À la moindre opportunité, Michel y revient. Pour déjeuner avec sa famille à sa table favorite de la *Cruz Blanca*, proche de son ancienne école. Pour échanger aussi avec les élèves dès qu'on le sollicite ou pour une partie de padel avec ses amis. Histoire de garder les pieds sur terre, alors qu'il donne à Gérone le vertige des sommets. ● A. S.



ALLEMAGNE-ITALIE: 1-2
DEMI-FINALES DE L'EURO 2012

Cesare Prandelli
“CETTE ALLEMAGNE A
GAGNÉ LE MONDIAL”

Avec l’Italie, Cesare Prandelli (66 ans) avait misé sur un milieu de terrain très technique et un style aux antipodes des clichés sur le football transalpin pour terrasser l’Allemagne en demi-finales de l’Euro 2012. La même Nationalmannschaft qui, deux ans plus tard au Brésil, allait conquérir sa quatrième étoile. Par Valentin Pauluzzi, à Orzinuovi (Italie). Photos Amélie Canon/L’Équipe

L’APPROCHE DU MATCH “ON ÉTAIT LEUR BÊTE NOIRE”

“C’était la conclusion d’un cycle de deux ans où on avait misé sur le jeu, en écartant l’idée selon laquelle seules les individualités permettent de franchir les difficultés. Avec Andrea Pirlo, Daniele De Rossi, Thiago Motta, Riccardo Montolivo et Claudio Marchisio, j’avais cinq potentiels titulaires au milieu qui combinaient vision du jeu et qualités techniques. Je n’ai même pas convoqué un pur milieu défensif. L’Allemagne restait sur quinze victoires, tout le monde la donnait grande favorite, tout le monde ! Il n’y avait pas besoin de motiver mes joueurs plus que cela. Et on était leur bête noire dans les grandes compétitions, avec notamment des victoires lors des Coupes du monde 1970, 1982 et 2006. Ce genre de statistiques, aucune équipe ne la subit avant une rencontre, même si toute la presse en parle. Au contraire, il y a une volonté d’inverser enfin la tendance. Toutefois, durant le match, ça peut resurgir selon le scénario, tels de vieux fantômes. Ça, c’est indéniable.”

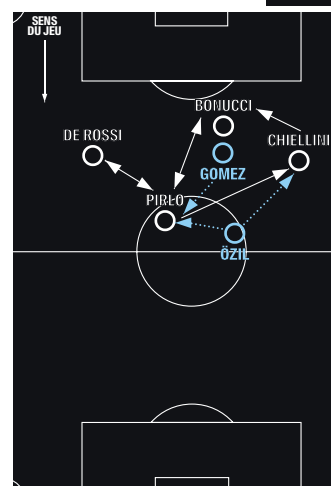


28 juin 2012, à Varsovie, le onze de l’Italie. Accroupis, de gauche à droite : Claudio Marchisio, Antonio Cassano, Riccardo Montolivo, Andrea Pirlo et Daniele De Rossi. Debout, de gauche à droite : Giorgio Chiellini, Mario Balotelli, Andrea Barzagli, Leonardo Bonucci, Federico Balzaretti et Gianluigi Buffon.

LE PLAN DE JEU “AU MILIEU, PLUS D’INVENTIVITÉ”

“En termes de préparation tactique, le football est assez simple, c’est durant le match que ça se complique. À la vidéo, on avait remarqué que l’Allemagne exerçait une pression moyenne-haute très efficace avec son bloc central, elle forçait ainsi ses adversaires à jouer sur les côtés et à se mettre en difficulté. En discutant avec mes joueurs, on s’est dit : « Jouons dans l’axe ! » On a donc bossé sur cet aspect lors des deux séances d’entraînement, avec De Rossi et Pirlo devant la défense et Montolivo et Marchisio un cran au-dessus. On a poussé notre identité de jeu à son paroxysme. Dans cette zone, les Allemands étaient physiquement plus forts mais on avait une meilleure circulation de balle et plus d’inventivité. On n’a pas négligé la phase défensive. J’avais eu Montolivo cinq ans à la Fiorentina (de 2005 à 2010), il connaissait mes habitudes. C’est lui qui effectuait la première pression, qui dictait le tempo du pressing.

Derrière, c’était un peu une défense à trois et demi, j’avais la BBC de la Juve (Bonucci, Barzagli, Chiellini) mais dans une défense à quatre. Giorgio Chiellini était latéral gauche, mais il devait surtout m’apporter la supériorité numérique au milieu. Devant, Antonio Cassano devait traîner entre les lignes du 4-2-3-1 adverse. Il savait où aller, comment jouer, avec le bon timing, toujours très lucide. Aujourd’hui, le coach adverse réglerait ça en instaurant un marquage individuel. C’était un peu une Italie sans avant-centre car Mario Balotelli avait tendance à venir vers le ballon et attirer ●●●



Jeu court, circulation de balle rapide, densité au milieu, les Italiens ont baladé les Allemands et déréglé leur pressing pour sortir les ballons proprement, avant d’utiliser un jeu plus direct. Très proches les uns des autres, selon la consigne de Prandelli, les Transalpins créaient d’abord une toile d’araignée, façon tiki-taka. Gomez devait redescendre gêner Pirlo, mais ce dernier s’appuyait sur De Rossi (surtout), Bonucci, voire Chiellini en passes courtes. Quant à Özil, il ne savait pas s’il devait rester sur Pirlo ou aller sur Chiellini.

... des défenseurs avec lui, ce qui pouvait être problématique. Il avait la liberté de dézoner, verticalement, pas horizontalement. Mario débordait d'énergie, il avait envie de démontrer sa force à un groupe dont la cohésion a été, avec le recul, un peu sous-estimée."

LA PREMIÈRE PÉRIODE "ÖZIL DISAIT À SON COACH: «ON N'EN TOUCHE PAS UNE»"

"Joachim Löw a tenté un coup tactique en alignant Toni Kroos sur le côté droit, mais ça ne m'a pas fait peur de voir un joueur avec ses caractéristiques à ce poste, car il n'est pas bon en un-contre-un. Si ça avait été Mesut Özil, là oui, il aurait fallu trouver une parade en doublant, par exemple, le marquage, mais Kroos... Reste que le premier quart d'heure, on a été à la merci des Allemands. J'ai appelé Pirlo et lui ai dit: «Andrea, essayons d'appliquer ce qu'on a étudié, je suis convaincu que ça peut fonctionner.» On a commencé à aligner les passes courtes au milieu, De Rossi et Pirlo étaient très proches et jouaient souvent l'un avec l'autre. Özil pressait Chiellini, Pirlo se libérait, Mario Gomez descendait sur lui, on repassait par Bonucci, puis de nouveau pour Pirlo. On fonctionnait avec ces rotations, on faisait semblant d'aller sur les côtés et on jouait dans l'axe. Ils ont commencé à ne plus rien comprendre. Özil se tournait souvent vers son coach pour dire: «On n'en touche pas une.» Si Pirlo était pris, il montait de 30 mètres, et un autre milieu se plaçait devant la défense. Ils étaient interchangeables.

En outre, Marchisio s'excentrait et empêchait Philipp Lahm de monter. On avait toujours la supériorité numérique au milieu. L'Allemagne était en grande difficulté psychologiquement. Quand je voyais Cassano provoquer en un-contre-un, je regardais tout de suite dans la surface pour voir combien de gars on avait. Antonio a inventé le premier but, personne ne peut lui enseigner ce qu'il fait sur ce coup-là. Il y a la capacité d'enchaînement rapide sur le dribble et la sensibilité sur le centre. Les Allemands ont mal défendu mais c'est parce que Cassano ne donnait pas de point de repère, ce n'était pas un 9 et demi classique. Ils avaient peur de l'affronter, Mats Hummels sort sur lui mais se fait avoir sur une feinte. Bon, le marquage de (Holger) Badstuber sur Balotelli n'est pas terrible. Sur le second but, on a tous crié depuis le banc: «Mario est libre! Mario est libre!» Montolivo a entendu, a levé la tête et a réalisé cette ouverture parfaite de 40 mètres. Ensuite, même chose: personne ne peut apprendre à Mario comment faire (*frappe puissante depuis l'entrée de la surface sous la barre*). Aujourd'hui, une telle action offensive, ce serait presque interdit, il faudrait ressortir balle au pied, et ça prendrait dix secondes de plus."

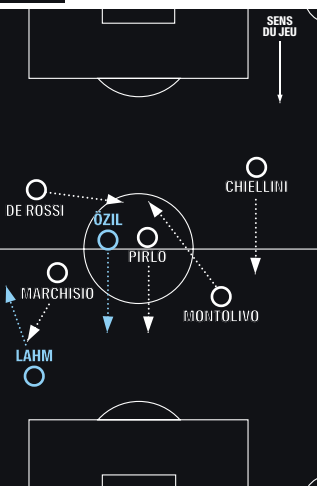
LA MI-TEMPS "ON NE DEVAIT PAS CHERCHER À DÉFENDRE CET AVANTAGE"

"Déjà, on s'est dit qu'on méritait cet avantage de deux buts et qu'on ne devait pas chercher à le défendre. Les Allemands devaient prendre des risques, on le savait, donc un troisième but était possible. J'ai vérifié les données statistiques. Physiquement, on tenait le coup. J'ai demandé aux joueurs de partir rapidement



Cesare Prandelli remplace Antonio Cassano. Le rôle de ce dernier était simple : trainer entre les lignes du 4-2-3-1 allemand et désorganiser son bel ordonnancement.

Super Mario peut bomber le torse. À la 36^e minute, l'attaquant vient de doubler la mise pour la Nazionale.



S'il était marqué à la culotte, Pirlo n'hésitait pas à porter le ballon sur plusieurs dizaines de mètres pour attirer Özil et échanger sa position avec Montolivo, donnant naissance à un milieu "rotatif" où les quatre éléments étaient capables d'occuper toutes les positions. En outre, Chiellini montait d'un cran pour apporter de la densité et Marchisio bloquait Lahm afin de conserver la supériorité numérique dans le cœur du jeu.



Mesut Özil pris en tenaille par Giorgio Chiellini (à gauche) et Daniele De Rossi, c'est l'Allemagne qui perd une grande partie de son pouvoir créatif.

vers l'avant dès qu'on récupérait le ballon. Löw a effectué deux changements dès la mi-temps, mais pas pour passer à deux attaquants. Il cherchait toujours à passer par les côtés. Marco Reus était plus dangereux que Lukas Podolski en un-contre-un. Miroslav Klose, on ne le présente pas."

LA SECONDE PÉRIODE "BUFFON ÉTAIT FURAX!"

"Au fil des minutes, j'ai effectué trois changements poste pour poste. Balotelli a demandé à sortir, il avait dépensé plus d'énergie que prévu, et Di Natale le remplace. Avec Cassano, un joueur qui misait beaucoup sur son explosivité et se cramait plus vite, il y avait un accord tacite. L'idée était qu'il se donne à 100 %, qu'il soit proactif et nous fasse profiter d'une de ses inspirations, avant de sortir. Diamanti l'a remplacé, il savait lui aussi trouver une position hybride entre milieu offensif et 9 et demi. Parmi les joueurs que j'ai entraînés, Thiago Motta est celui qui réfléchissait le plus rapidement. Je m'énerve encore aujourd'hui quand il est taxé de joueur le plus lent de l'histoire récente de la Nazionale. Sur ce match, il a su anticiper plein de situations. Et quel charisme !

À la 71^e, Löw a sorti Boateng pour Müller, il n'y avait plus vraiment de logique vu le scénario. L'idée de renforcer l'équipe défensivement m'a traversé l'esprit mais quel message aurais-je envoyé à mes joueurs en sortant un milieu avec des qualités techniques pour faire entrer un défenseur ? On a pris un peu de précaution, on a reculé, mais ils ont juste enchaîné les centres, une situation qui nous avantagait, au regard de nos défenseurs bien bâtis pour ●●●



Cassano était l'élément à trouver en priorité lors des sorties de balle. Il jouait entre les lignes et offrait peu de points de repère aux adversaires. Balotelli, lui, dézonait. Les déplacements des deux éléments offensifs de la Nazionale obligeaient les milieux axiaux allemands à reculer de quelques mètres, créant un espace béant dans l'entrejeu.

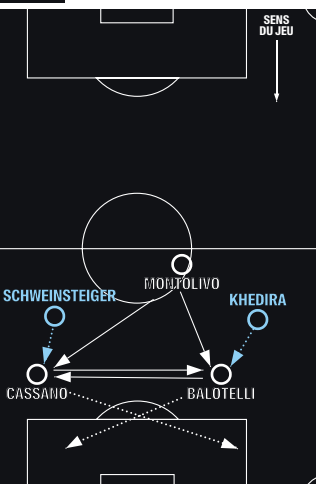
... le jeu aérien. On a vendangé trois buts sur des occasions incroyables, deux par Marchisio et un par Di Natale. Buffon était furax! Quand, ensuite, j'ai analysé le match avec notre caméra grand angle, sur le dernier loupé, on le voit monter jusqu'au rond central pour pourrir ses coéquipiers. Sur la réduction du score (90^e + 2), aujourd'hui, on ne sifflerait pas penalty. Le ballon touche d'abord le ventre puis la main de Barzagli. Bien sûr que j'ai eu peur quand l'Allemagne a marqué, mais il faut faire comme si de rien n'était. Pourtant, vous vous demandez ce qu'il va se passer. Il suffit d'un tir dévié... S'il y avait eu une égalisation, on aurait probablement perdu en prolongation. Mais défensivement, on était ordonnés, même quand on subissait. Il n'y a pas eu de bétise, de faute stupide devant la surface de réparation ou de situation où le latéral va où il ne doit pas aller. La lucidité a toujours été présente."

Cesare Prandelli le concède : "S'il y avait eu une égalisation, l'Italie aurait probablement perdu en prolongation."

Gianluigi Buffon devance Mario Gomez sous les yeux d'Andrea Pirlo et Giorgio Chiellini, toute la lucidité de l'arrière-garde transalpine.

L'IMAGE QUI RESTE "AU BOUT DE NOS FORCES"

"On s'est salué poliment avec Joachim Löw, on avait une bonne relation et cela avait été un match très correct. Les festivités pour une qualification en finale sont particulières car il faut immédiatement penser à établir un mini-programme, le médecin doit rapidement fournir un rapport sur la condition physique des joueurs et on était arrivés au bout de nos forces (*l'Italie s'incline 4-0 en finale contre l'Espagne*). On aurait voulu rentrer à notre camp de base (à Cracovie, le match se jouant à Varsovie) en début de nuit mais on est arrivés au petit matin. On a attendu trois heures, deux de nos joueurs étaient retenus par le contrôle antidopage. À l'arrivée, il y



FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL

ALLEMAGNE (3-3-3-D)

ENTR. : JOACHIM LÖW



ITALIE (4-4-2)

ENTR. : CESARE PRANDELLI

La joie des Italiens. La Nazionale vient de se qualifier pour sa troisième finale européenne après celles de 1968 et 2000.

avait des centaines de Polonais qui nous attendaient, on aurait dit une fête nationale ! Le jour suivant, j'avais programmé la séance d'entraînement en soirée et seulement pour les remplaçants. Mais eux aussi étaient fatigués car ils avaient vécu le match nerveusement. C'est peut-être la rencontre la plus représentative de ma carrière, par rapport à la manière et à l'adversaire aussi. Cette équipe d'Allemagne, avec les mêmes joueurs, le même coach et la même identité de jeu, a remporté la Coupe du monde haut la main deux ans plus tard (en 2014, au Brésil, face à l'Argentine, 1-0 a.p. ; l'Italie, elle, avec une victoire – contre l'Angleterre – et deux défaites – face au Costa Rica et l'Uruguay – ne franchira pas la phase de groupes). On a vraiment réalisé quelque chose d'incroyable. Je n'étais pas certain de continuer avec la Nazionale, car je voulais à nouveau entraîner un club. C'est Giorgio Napolitano, le président de la République de l'époque (décédé en 2023), qui m'a convaincu de prolonger en m'appelant après la victoire." **● V.P.**

LES STATS

ALLEMAGNE	POSSESSION	ITALIE
56 %	20	44 %
8	TIRS	11
14	TIRS CADRÉS	4
1	CORNERS	0
13	CARTONS JAUNES	4
	FAUTES COMMISES	19

LES BUTS

0-1 Balotelli (20', passe de Cassano)
0-2 Balotelli (36', passe de Montolivo)
1-2 Özil (90' + 2 s. p.)



LE QUIZ DE CESARE : 5/8

"Quels étaient vos joueurs suspendus ?

Notre latéral droit, Christian Maggio. Et son remplaçant, Ignazio Abate, était blessé. (VRAI.) 1/1

Quel est l'Italien qui a touché le plus de ballons ?

Je dirais Andrea Pirlo. (VRAI. 79.) 2/2

Mario Balotelli a marqué un seul autre doublé en sélection, toujours sous vos ordres. Contre quel adversaire ?

Le Danemark. (FAUX. Contre l'équipe de Malte, le 26 mars 2013, 2-0, dans le cadre des qualifications pour la Coupe du monde 2014.) 2/3

Combien de corners votre équipe a-t-elle obtenus ?

Pas beaucoup, je me souviens très bien car on avait préparé des combinaisons sur les corners mais on n'en obtenait pas ! Je dirais aucun. (VRAI.) 3/4

Quelle était l'affiche de l'autre demi-finale ?

Espagne-Portugal. (VRAI. 0-0, 4-2 aux t.a.b.) 4/5

Quelle était la nationalité de l'arbitre ?

Aucune idée, car bien souvent, je débute les matches sans savoir qui nous arbitrait, ça n'a jamais été une obsession. (FAUX. Le Français Stéphane Lannoy.) 4/6

Avec quelle partie du corps le gardien Manuel Neuer a-t-il touché ses deux derniers ballons ?

De la tête, dont une plongeante au milieu de terrain. (VRAI.) 5/7

Pour quelle raison vos joueurs portaient-ils un brassard noir ?

Le tremblement de terre en Émilie-Romagne. (FAUX. En hommage à Manuel Braj, militaire de 30 ans mort à la suite de l'explosion d'une roquette dans le camp d'entraînement de la police afghane à Adraskan.) 5/8 **● V.P.**



FC UNITED OF MANCHESTER ESPRIT, ES-TU LÀS ?

Fondé en 2005 par des supporters dissidents de Manchester United opposés au rachat du club par la famille Glazer, le FC United of Manchester végète en Septième Division et a perdu des fans en cours de route. Mais l’essentiel est ailleurs.

Par Mathis Rouanet,
à Manchester
(Angleterre)

Photos
Benjamin Cremel/
L’Équipe

“Certains disaient qu’on ne passerait pas l’hiver. Donc, à chaque fois qu’on aligne une équipe c’est une victoire.” Chris Boulderstone a commencé à soutenir Man United à l’âge de 5 ans. En mai 2005, avec d’autres fans des Red Devils, elle participe à créer le FC United of Manchester pour s’opposer aux nouveaux propriétaires, les Glazer. Celle que l’on surnomme “Chris B.” a donc vécu ces années où le FCUM empruntait le terrain de Bury, commune au nord de Manchester, pour ses matches à domicile.

Depuis, la structure dissidente a évolué. En 2015, au milieu des maisons de briques du quartier populaire de Moston, dans le nord-est de la ville, le club a inauguré sa propre enceinte : Broadhurst Park. “C’est génial d’avoir un endroit que l’on peut considérer comme notre chez-nous”, s’enthousiasme Chantal Adams, qui n’avait que 7 ans à l’aube de l’aventure. Dans la grisaille, l’écrin de 4 400 places est visible de loin grâce au nom du club affiché en lettres capitales rouges sur sa façade.

L’entrée du complexe exalte la courte histoire du FC United. Sur les murs, des maillots encadrés en soulignent les étapes décisives. L’un d’eux renvoie au baptême du stade contre Benfica, quarante-sept

ans après la victoire du prestigieux voisin contre le club portugais en finale de la C1 1968 à Wembley (4-1 a.p.). Sur la gauche, une coupe rend hommage au tout premier match disputé face au Leigh RMI, en juillet 2005 : “C’était fou, on venait du plus grand club anglais et on s’est retrouvés dans des petits villages du nord. Je ne connaissais pas les équipes adverses ni nos joueurs”, se remémore Adrian Seddon, lui aussi engagé depuis le début, avec un sourire nostalgique. Cette rupture avec Old Trafford n’a pas été facile : “La décision a été déchirante”, témoigne même Chris B.

Une double identité assumée

Détenu par ses fans, démocratique (un membre représente une voix) et critique du foot business, le FC United, parti en Dixième Division, démarre par trois montées. Puis, la situation se gâte en coulisses en 2016 : “Le board a perdu le lien avec les supporters lambda. Ils ne se sentaient plus écoutés”, raconte Matt Haley, soutien de la première heure. Sous la pression populaire, cet organe directeur démissionne alors que le club doit aussi gérer les dettes du stade. Sept comités sont mis en place pour plus de transparence : “Tous les membres peuvent les intégrer. Ils ...

Au Broadhurst Park,
le foot business, vivement
critiqué, n'a pas sa place:
"On crée des amitiés,
pas des millionnaires."



Le 13 février, les joueurs du FC United, dont les maillots et les shorts n'affichent aucun sponsor, accueillent les Français du Vinsky FC lors du Trophée Fenix, sorte de C1 des amateurs.



Au FC United, les jeunes supporters sont un enjeu pour l'avenir du projet. Le club veut les impliquer davantage.



... travaillent sur différents aspects, font des recommandations. Plus de membres sont impliqués dans le fonctionnement", décrit l'homme nommé au sein du board en novembre.

Ces tensions n'ont pas refroidi Neil Reynolds, coach de l'équipe masculine depuis 2018 : "On m'a dit de ne pas mettre les pieds ici. Mais c'était une chance de pouvoir reconstruire ce qui avait été bien fait", affirme-t-il, assis dans le vestiaire paré de maillots rouges (sans sponsor) et de shorts noirs.

Ce mardi 13 février, le FC United accueille les Français du Vinsky FC, dans le cadre du Trophée Fenix, sorte de C1 des amateurs (voir encadré). Au bar, à l'étage, les bénévoles s'affairent sur un air de The Kinks. La longue pièce surplombe le terrain, éclairé par les projecteurs. Chaque tribune est décorée par des bannières affublées de messages, comme "Nous sommes les propriétaires", rappelant l'esprit du lieu.

Sous le kop se cache un deuxième bar où d'autres bribes d'histoire du FCUM côtoient des écharpes qui ravivent le sou-

venir des sacres européens de Manchester United. Une double identité assumée, comme le note Matt Haley : "Ce lien ne disparaîtra pas, tant que nos membres voudront le garder." La plupart des supporters suivent même les deux Manchester : "Mais je ne vais pas à Old Trafford, tempère Adrian Seddon, je ne paye pas pour les Glazer. Il n'y a plus un joueur de Man United que j'ai vu jouer en vrai. Je n'ai plus le même rapport qu'il y a vingt ans."

Le foot et les résultats au second plan

Le club séditieux a tracé sa voie, en érigeant son stade ou en forgeant son expérience continentale. "Nous sommes un club à part entière. Nous pensons être les descendants des Busby Babes (jeunes formés à MU, champions d'Angleterre en 1956 et 1957 sous la houlette de Matt Busby, dont l'un d'entre eux, Bobby Charlton, fut Ballon d'Or en 1966. Huit de ces joueurs sont morts après le crash de leur avion à Munich le 6 février 1958)", lance Desmond Gallagher. Les pensionnaires de Broadhurst Park ont ancré leur lien avec la com-

munauté. Dans le couloir qui mène à l'un des bars, un drapeau est accroché au mur. Une conserve est dessinée, accompagnée des mots "FCUnited, Fans, Repas, Familles", qui font référence à l'aide fournie par le club lors de la crise du Covid.

Encore aujourd'hui, il collecte des denrées et des vêtements dans son enceinte qui est un lieu de vie. "Le foot n'est pas le plus important", justifie Desmond. Un constat d'autant plus vrai pour le Nord-Irlandais, admirateur de George Best, Ballon d'Or 1968. Récemment, l'homme aux lunettes carrées a perdu sa femme. "Ce club a été un refuge", confie-t-il en essuyant ses yeux humides. Occupée à installer la sono, Chantal Adams loue également le lien entre les générations : "Je crois que l'on ne voit pas beaucoup ça dans la société."

Les anciens fans des Red Devils ont été rejoints par des jeunes. C'est le cas de Gaz Drinkwater, spectateur occasionnel, placé en haut du kop : "J'aime l'angle antifasciste, le concept de foot punk, précise l'animateur radio. J'aime que le club apparti-

Lieu de vie et d'entraide, l'antre du FCUM sert aussi à collecter des vivres et des vêtements pour les plus démunis de la communauté.



PAS LE SEUL EN ANGLETERRE

Le FC United n'est pas un cas isolé en Angleterre. Dès 2002, les supporters du Wimbledon FC refusent le déménagement de leur club à Milton Keynes, à 80 kilomètres au nord-ouest de Londres. Ils font scission du MK Dons et créent l'AFC Wimbledon avec pour devise "We are fans, we are owners" (Nous sommes fans, nous sommes propriétaires). Aujourd'hui, l'AFC Wimbledon évolue en League Two (D4) dans le même Championnat que le MK Dons. Autre exemple, en 2008, des fans des Reds fondent l'AFC Liverpool, l'Affordable Football Club (aujourd'hui en D9), le club de foot abordable en français. Un nom qui dit tout du combat mené contre le foot business.

"J'aime l'angle antifasciste, le concept de foot punk" Un ancien fan de MU

ne aux supporters. J'ai l'impression qu'ils s'investissent à fond."

Cependant, le nombre de fans a diminué par rapport à 2023 (2 327 contre 2 686) et a été divisé par deux en comparaison à 2016. Les troubles de cette période ont joué un rôle. Le nombre d'abonnés diminue aussi. David Ashurst, présent dans le board depuis 2022, ne s'en inquiète pas : "Je crois qu'une seule équipe dans notre Ligue a une meilleure affluence. Mais oui, il y a une baisse, notamment à cause de l'augmentation du coût de la vie", explique-t-il en mimant une courbe ascendante avant d'avancer une solution : "On veut étaler le paiement des abonnements."

Ce mardi soir, ils sont 400 à affronter le froid et la bruine (1 600 en moyenne le week-end). Dès le coup d'envoi, les fans, à

peine perturbés par l'ouverture du score du Vinsky FC, reprennent en chœur des hymnes fustigeant le foot moderne et les Glazer. Un drapeau tricolore à l'effigie d'Éric Cantona, la légende de MU qui a adoubé les frondeurs, est également brandi. John, coiffé d'un béret, hurle des "United!" à s'en casser la voix. À la pause, au bar, Joanne Burtonwood s'active. Loin d'être passionnée de ballon rond, cette dernière a été conquise par l'ambiance : "J'aime l'attention qu'on se donne mutuellement", insiste-t-elle en mastiquant un chewing-gum. Le second acte reprend avec la même ferveur. Le kop exulte quand les Mancuniens renversent le match, agitant des écharpes à l'unisson.

Un budget limité pour plusieurs années

Avec ce succès (4-1), le club est en tête de la poule C et espère regagner le Trophée Fenix, déjà glané en 2022. En Championnat en revanche, le FCUM végète en Septième Division depuis la relégation de 2019. Avec le prêt pour le stade, le budget alloué à l'équipe masculine et féminine est

limité pour plusieurs années. Et ses adversaires disposent parfois d'importants moyens financiers. S'il est ambitieux, le club rebelle tient d'abord à ses valeurs.

Pour Glenn Williams, l'arbitrage est délicat : "Nous ne pourrions pas monter trop haut sans que quelqu'un ou une entreprise qui a de l'argent ne nous aide", réfléchit cet homme longiligne alors que les joueurs et le public communient. Desmond Gallagher, lui, a un avis plus tranché : "Nous serions heureux de retourner en Division 6. Mais au-dessus, nous perdriions certaines libertés. Un dicton dit : « Il ne s'agit pas de gagner ou de perdre mais de chanter et de boire. » S'il y a un débat sur la montée en National League (D5), je pense que je dirai non."

En dehors des terrains, les défis du FC United of Manchester semblent encore plus nombreux. Après dix-huit ans se pose la question du rajeunissement du projet. Chris B. souhaite par exemple implanter un comité pour les jeunes : "Nous leur demanderons leurs idées car il s'agit de leur avenir. Nous devons les compren- ●●●



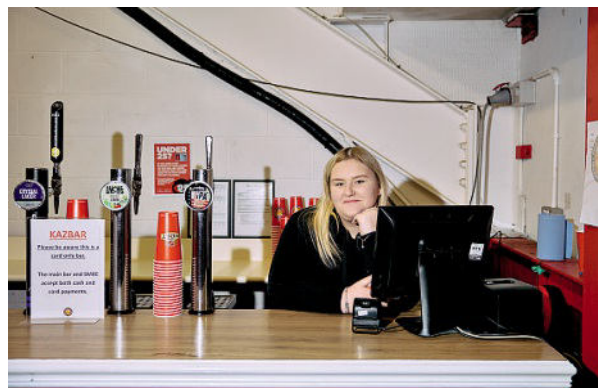
Dans le vestiaire du Broadhurst Park, le contraste est saisissant avec le voisin mancunien.

Pour les plus anciens, la rupture avec Man United et Old Trafford n'a pas été simple.

En tribunes, les bannières ne suffisent pas à masquer l'assistance parfois clairesmée.

Le King Éric Cantona, légende des Red Devils, fait l'unanimité auprès des fans du FCUM.

Serveuse au bar du stade, Joanne Burtonwood a été conquise par l'ambiance qui règne au sein du club.





Grâce à son succès 4-1 face au Vinsky FC, le club est en tête de la poule C et espère décrocher à nouveau le Trophée Fenix, déjà remporté en 2022.

“Nous voulons être là dans trente ans”

David Ashurst, au board depuis 2022

... dre et en tenir compte.” Le lancement de l’Académie masculine va aussi en ce sens. Chez les jeunes, une section féminine pourrait aussi ouvrir dès septembre 2024 : “C’est important pour nous, commente David Ashurst. L’un des drapeaux en tribunes dit : « La place d’une femme est au match. » Il faut également s’assurer que nous offrons un endroit sûr où elles peuvent voir du foot.”

Engagé sur la diversité

Le FCUM s’engage sur les questions de diversité. Membre du board depuis août, Bhavna Mistry se sent intégrée : “Je suis peut-être la première femme asiatique au sein du board. Je suis un bon exemple de ce qui est fait en termes d’inclusion.” Cependant, elle veut observer cette diversité partout dans le stade : “C’est un défi pour la plupart des clubs mais peut-être encore plus pour nous, à Moston, où il y a une grande communauté noire. Nous

devons en avoir plus en tribunes.” Des mesures sont imaginées pour attirer les habitants locaux, comme le détaille Matt Haley : “En mars nous leur distribuerons 1000 billets. Nous voulons qu’ils viennent plus nombreux et qu’avec le temps, cela se fasse naturellement.”

Tourné vers l’avenir, le FC United n’en oublie pas pour autant la viabilité économique. “Sans ça, on s’effondre. Nous voulons être là dans trente ans, pour la communauté”, martèle David Ashurst. “L’une des équipes de notre Championnat a déjà fait faillite deux fois depuis 2005”, avertit de son côté Adrian Seddon. Le récent rachat par Ineos de 25% de Manchester United peut-il encore plus affaiblir la légitimité du FCUM ? Pas selon Matt Haley, malgré la perte d’influence des Glazer : “Nous sommes établis, nous comptons 2000 membres qui croient passionnément au projet. C’est la meilleure chose qui soit arrivée à beaucoup de gens, dont moi. Nous offrons une solution abordable. Je doute fort que MU soit en mesure d’offrir un jour un football abordable aux fans les plus assidus.”

Plus largement, United of Manchester dénonce les travers du foot moderne (prix des billets, horaires des matches, etc.). Un départ total des propriétaires honnis ne semblerait donc pas avoir de conséquences : “La famille Glazer n’est qu’un des aspects du problème. Même s’ils vendaient le club, cela ne changerait rien”, confirme fermement celui qui gère aussi les réseaux sociaux du FCUM. Après une ultime communion entre joueurs et fans autour d’un verre, Broadhurst Park se vide. Dehors, la bruine ne s’est pas arrêtée. Éclairé par des néons blancs et rouges, le nom du club, apposé sur la façade du stade, brille dans la nuit de Manchester. Loin des succès du rival City, United, scindé en deux, a appris à composer désormais avec ses fidèles désunis. ● M. R.

LA LIGUE DES CHAMPIONS AMATEURS, C’EST QUOI ?

Le Trophée Fenix a été créé en 2021-2022 à l’initiative du Brera FC, la “troisième équipe” de Milan. Cette compétition, reconnue par l’UEFA, revendique certaines valeurs, contenues dans l’acronyme FENIX : Friendly (amitié), European, Non-professional, Innovatif (innovant) et Xenial (terme issu du grec Xenos signifiant hospitalité). Après avoir réuni huit clubs la première année, puis neuf lors de la deuxième édition, douze formations européennes (quatre groupes de trois) sont présentes cette saison. On retrouve le FC United of Manchester, donc, le Vinsky FC (France), Enfield Town, Lewes (Angleterre), Llantwit Major (pays de Galles), Krakow Dragoons (Pologne), le FC Oslo (Norvège), Gilla FC (Finlande), le BK Skjold (Danemark), le Venus Bucuresti (Roumanie), le KSK Beveren (Belgique) et Prague Raptors (République tchèque). Les formations qui termineront en tête de chaque poule disputeront un Final Four du 10 au 12 mai en Italie, à Desenzano Del Garda (le dernier a eu lieu à San Siro).

Les participants sont sélectionnés en raison de leur singularité dans leur fonctionnement ou leur identité. Ainsi, le Vinsky FC a été fondé par un Youtubeur (Vinsky, alias Vincent Maduro). Au nom de l’hospitalité et de l’amitié, inhérentes au Trophée Fenix, l’équipe qui reçoit se charge de l’accueil (hôtel, transports sur place) de son adversaire, qui s’occupe seulement des billets d’avion. Divers modes de financement existent. Le Vinsky FC peut compter sur ses sponsors (Unibet, Adidas), tandis que le FC United, détenu par ses fans, se repose sur leur mobilisation. Véritable Coupe d’Europe du foot amateur, cette compétition est une aventure sportive mais aussi humaine qui marque les esprits. “Une bande de potes qui se déplace pour un match à l’étranger, c’est incroyable”, assure Vincent Maduro. ● M. R.



Si le niveau des clubs a baissé, la passion pour le foot, qui se conjugue sur tous les terrains, n'est pas une légende à Rio de Janeiro. Ici, le ballon est partout.



Par
Éric Frosio, à Rio de Janeiro (Brésil)



Photos
Vassia Tolstoy/L'Équipe

RIO RÉPOND TOUJOURS

ATLAS

Rio de Janeiro, Brésil.

Population 6 211 223 habitants.

Température
moyenne l'hiver 22 °C.

Température
moyenne l'été 30 °C.

Ensoleillement 8 h 25 par jour.

Précipitations 93 jours par an.

À Rio de Janeiro, les mois de décembre et janvier sont synonymes d'été et de vacances. Ils déboussolent des milliers de Brésiliens fans de football. À l'instar de ces deux trentenaires, Bruno et Caca, les fêtes de fin d'année les privent de leurs repères et de leur passion commune. "Franchement, c'est la période que je déteste le plus, résume le premier, maillot vintage floqué Zico et une bière Chopp bien fraîche dans la main. On parle de transferts ou des matches en Angleterre, mais bon, il manque un truc." "C'est surtout que l'atmosphère de la ville n'est plus pareille, reprend son acolyte, visage chiffonné et l'air ailleurs. Ça manque de sel, on ne peut pas

commenter les résultats de la veille, se chambrer... Sans foot, on se fait chier!"

À l'échelle d'un supporter brésilien, ces quarante-quatre jours ressemblent à une éternité. Entre la finale du Mondial des clubs, Fluminense-Manchester City (0-4), le 22 décembre, et le premier choc du Championnat Carioca, Vasco da Gama-Flamengo (0-0), le 4 février, il ne s'est écoulé que six semaines. Suffisant cependant pour frustrer des millions de passionnés. Alors, quand la perspective du Classico dos milhoes (Classique des millions) entre Vasco et Flamengo se présente, Rio reprend des couleurs. Malgré le ciel gris et menaçant de ce dimanche après-midi, plus de 56 000 torcedores (supporters) convergent vers le Mara-



53

cana, construit pour accueillir le Mondial 1950 et plusieurs fois renové depuis. Aux abords de ce temple du foot, les fans des deux camps se croisent et se chambrent, sans agressivité. Et, même si ce derby est considéré comme le plus redouté par les autorités, la présence policière semble dissuasive. Tout comme la taille des matraques qui pendent aux ceintures de ces malabars en uniforme. Cela n'empêche pourtant pas un début de confusion vers l'esplanade où s'affiche le vrai nom du stade : Estadio Mario-Filho.

Le retour de la passion

Face à un embryon de bagarre, quelques grenades lacrymogènes sont lancées par la police mon-

tée, et tout le monde se disperse. Certains en galopant, d'autres en marchant, comme si de rien n'était. "Ça ? C'est normal, c'est pas méchant", s'amuse un Flamenguista pour rassurer sa cousine de 20 ans, qui tousse et pleure.

Pour "dribbler" le nuage toxique, on se dirige vers l'entrée des tribunes réservées aux Vascaïnos. Des vendeurs ambulants se frayent un chemin au milieu de ces supporters qui multiplient les selfies afin d'alimenter leurs réseaux sociaux. À plus d'une heure du coup d'envoi, ils sont des centaines à partager une bière ou une brochette de poulet. Malgré la pluie qui s'invite, Gerson, 27 ans, a la moustache qui frétille. Il a fait quatre heures de bus depuis Angra dos Reis, il s'est embrouillé ...

PRATIQUE

Décalage horaire

-5 heures en été,
-4 heures en hiver.

Distance Paris-Rio 9 497 km.

Vol Paris-Rio 11 heures de vol.

Prix du billet d'avion
Environ 1 000 euros.

Une nuit d'hôtel
Environ 100 euros.

Trajet aéroport-Cocapabana
25 euros.

**Ticket de transport
en commun** 1,50 euros.



À Rio, le Christ rédempteur n'est pas le seul messie. À chaque club le sien. Dimitri Payet n'a pas tardé à devenir celui des fans du Vasco da Gama, qui ont adopté sa coupe de cheveux. Côté Flamengo, Nunes (en bas, à droite), vainqueur de la Copa Libertadores 1981, est une des figures passées du club. Aujourd'hui, c'est Gerson (page de droite), l'ancien Marseillais, qui suscite la passion des supporters des Rubro-Negra.

... avec sa copine, mais il est là où il voulait être. "Soutenir Vasco, c'est spécial. Notre club est différent. On a construit notre stade (1925-1930) et on a accueilli les premiers joueurs noirs (1924)... On est des fous, je dépense de l'argent que je n'ai pas à cause d'une inexplicable passion. Le club ne nous donne aucun motif de satisfaction – je n'ai vu qu'un trophée de mes yeux (*la coupe du Brésil 2011*) –, mais on est là ! Toujours à fond !"

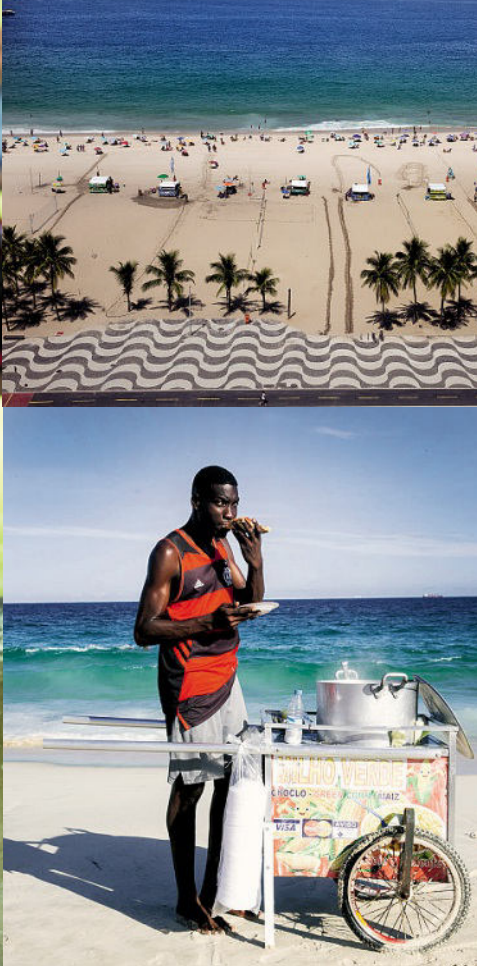
Comme pour valider ses propos, ses potes craquent un fumigène et hurlent des chants à la gloire du Vasco. Ils sont bientôt une trentaine de fadas à faire le show devant l'objectif de notre photographe, aspergé de bières, et bientôt par des seaux de pluie tropicale. Les vendeurs de ponchos en plastique se frottent les mains, empochent billets et Pix (*système de transaction via le téléphone*) avant de voir tout ce beau monde rallier l'enceinte.

Le feuilleton de 75 épisodes

Le Maracana version Copa 2014, le Mondial à domicile, n'est pas du genre à vous couper le souffle. Une fois aspirés dans ses entrailles, ceux qui ont connu les anciennes versions sont déçus, les autres vont apprécier l'envergure et l'acoustique sans se douter que le bijou a perdu de sa superbe. Ça n'empêche pas Dimitri Payet d'admirer le spectacle. Sous le déluge, le Français et ses coéquipiers terminent leur échauffement. Le Réunion-

nais, qui a perdu huit kilos depuis son arrivée, en août 2023, est l'un des chouchous de la torcida. Avec deux buts et une passe décisive en 17 matches, il a participé l'an dernier au sauvetage de son club parmi l'élite. Mais l'ancien Marseillais sait qu'il doit maintenant prendre du galon et se montrer plus décisif. Face au Flamengo de son pote Gerson, Payet ne sera pas loin d'y parvenir, mais, à deux reprises, le défenseur Léo Pereira sauvera sur sa ligne des tentatives de Pablo Vegetti. Dans un Maracana tantôt assourdissant tantôt somnolant, "Gabigol", l'attaquant de Flamengo, aurait pu devenir le héros de la soirée. Mais le gaucher a perdu son mojo, au point que Leo Jardim, l'ancien gardien lillois, a repoussé son penalty. Qu'importe ce 0-0 un peu décevant. Dans le cœur des Cariocas, comme dans celui de Bruno et Caca, ce Clássico marque le retour de leur feuilleton favori. Il va s'étirer jusqu'en décembre et proposera un maximum de 75 épisodes cette saison – entre Championnat régional, national, Coupe du Brésil, Copa Libertadores, l'équivalent de la C1, ou Copa Sudamericana, à rapprocher de la C3...

Ailleurs, sur les plages, le foot n'est jamais hors-jeu. Pendant l'été, il est même encore plus présent. Le lendemain du Clássico, sous le soleil, le Posto 9 d'Ipanema est chargé de touristes et de badauds. C'est pourtant la rentrée des classes, mais il flotte encore un air de vacances. Pas étonnant de voir tous les terrains de futevolei (footvol-



TEMPS ADDITIONNEL Rio de Janeiro



STADES

1. Maracana (Estadio Jornalista Mario-Filho).

Clubs résidents

Flamengo et Fluminense.

Inauguration 1950.

Rénovations 1999-2000 ;

2005-2007 ; 2010-2013.

Capacité 78 838 places.

Affluence record 199 854, Brésil-Uruguay (1-2), match décisif pour le gain de la Coupe du monde, le 16 juillet 1950.

2. Engenhao

(Estadio Olimpico Nilton-Santos).

Club résident Botafogo.

Inauguration 2007.

Capacité 44 661 places.

Affluence record 43 810, Botafogo-Fluminense, le 30 juin 2007.

3. Sao Januario

(Estadio Vasco da Gama).

Club résident Vasco da Gama.

Inauguration 1927.

Capacité 24 584 places.

Affluence record 40 209, Vasco da Gama-Londrina, le 19 février 1978.

4. Estadio Luso-Brasileirao

Club résident aucun.

Inauguration 1965.

Capacité 5 044 places.

Affluence record 18 204, Flamengo-Grêmio, le 13 juillet 2017.

ley) occupés. C'est le cas de l'Astro beach créé il y a sept ans par Lucas Dantas. Celui qui est surnommé "Tio Lucas" dirigeait une flotte de véhicules de luxe pour transporter artistes et célébrités. "Mais je n'aimais pas les bagnoles, dit-il pour justifier ce radical changement d'activité. J'ai tout largué après les JO (2016) et j'ai monté ma structure pour assouvir ma passion du futevolei."

Le futevolei et l'altinha, deux jeux de plage

Aujourd'hui, il gère quatre terrains, une centaine d'élèves et emploie sept professeurs, à l'image de Leo, 19 ans, qui entraîne ce jour-là cinq filles et deux garçons. Services, passes de l'épaule, amorti de la tête, contrôle de la poitrine pour lever le ballon vers son partenaire... En quelques minutes, Clara, Loany et les autres disciples font étalage de toute la panoplie des gestes techniques. Il ne manque que le Shark Attack, un mouvement consistant à smasher le ballon au-dessus du filet avec les orteils. "Un bon footeux fait un bon joueur de futevolei, précise Lucas. La force n'est pas importante. Ce qui compte, c'est le placement, la gestion des angles, l'intelligence de jeu..."

Né dans les années 1960, sur la plage de Copacabana, ce sport qui se joue à deux contre deux ou trois contre trois a pris de l'ampleur et propose aujourd'hui un circuit national permettant à une trentaine d'athlètes d'en vivre. Un rêve que caresse Leo. Pour Loany, en revanche, pas question de

disputer des tournois : "Je déteste la pression, j'en perds mes moyens et je me sens mal vis-à-vis de ma partenaire." D'autant que, contrairement aux apparences, l'esprit du futevolei n'est pas des plus pacifiques. Il suffit d'avoir vu Romario et ses amis en action pour s'en rendre compte. Sur la plage de Barra, le fief du champion du monde 1994, ils s'engueulent, se chambrent, s'insultent, et parient de grosses sommes d'argent pour pimenter le tout. Des scènes qui se répètent sur de nombreux terrains. "Les provocations et tout le folklore qui vont avec sont dans l'ADN du futevolei, regrette Tio Lucas. Moi, je n'aime pas les embrouilles et les paris. J'essaie de changer les mentalités. Et celui qui ne se plie pas aux règles, il va voir ailleurs."

C'est justement pour échapper aux règles que d'autres footballeurs se passionnent de plus en plus pour une discipline 100 % carioca, l'altinha. Avec cette pratique, nul besoin de filet, de terrain ou d'arbitre. "Il suffit d'un ballon et d'un peu de talent", se marre Gabriel, l'un des beaux gosses d'un quatuor composé de Bruno, Caio et Gustavo. Ensemble, ils se réunissent dès qu'ils le peuvent pour faire danser le ballon, se l'envoyer, plus ou moins fort, avec une obligation : multiplier les échanges en une ou deux touches sans le faire tomber. "On est à la plage, les pieds dans l'eau, et on s'éclate, c'est beaucoup plus fun que le foot traditionnel", résume Gustavo. Au coucher du soleil, on se régale de ce formidable ballet ●●●



À Rio, même entre amis, le niveau de jeu peut être élevé. Ici, le foot est partout : sur les terrains, les plages et les écrans.

... durant lequel des grappes de joueurs – entre trois et six ou sept participants – voltigent, caressent le ballon, le contrôlent avec amour, avant de l'expédier parfois à pleine vitesse d'une reprise de volée vers leur camarade. C'est tellement beau que l'altinha a été déclaré patrimoine immatériel de la ville de Rio de Janeiro, en 2020. "Y a-t-il un sport plus carioca que celui-là, s'interroge Gabriel. Il n'y a pas de règles, c'est mixte et on joue en toute liberté! Comment ne pas aimer ça?" Peut-être quand on a les pieds un peu carrés et pas le niveau!

Les souvenirs de Paulo César

Deux jours après ce bain de soleil à Ipanema, notre tour en ballon nous mène dans le quartier chic de Leblon, au sud-ouest de la ville. Rendez-vous est pris avec l'un de ses plus célèbres résidents : Paulo César Caju, 74 ans, champion du monde 1970 au Mexique, idole de Botafogo et éphémère attaquant de l'OM en 1974-1975. À peine assis à la terrasse de la *Sardinha*, "PC" nous déroule son histoire intime avec sa ville natale qui transpire le futebol. De son enfance dans une favela, à son adoption par le coach de Botafogo, en passant par ses souvenirs du Mondial 1958, l'oreille collée au poste de radio, jusqu'à son titre suprême, au stade Aztèque, douze ans plus tard aux côtés de Pelé, Gerson ou Jairzinho... Avec une verve inégalable, nimbée d'un léger accent mar-



ON MANGE ET ON BOIT QUOI? *Haricots rouges ou noirs, açaï et caïpi*

1. Feijoada

Pas l'idéal avant de se balader en ville. Considéré par beaucoup comme le plat national, il ressemble à une sorte de cassoulet. Il se prépare avec des feijões, les haricots rouges ou noirs, et s'accompagne de porc frit et de banane plantain.

2. Churrasco

À moins d'être vegan, impossible de résister à l'appel d'un bon churrasco. Le concept est simple : faire griller de la viande rouge, du porc ou du poulet sur un barbecue. Il est accompagné de riz blanc, de feijão, de farofa (farine de manioc) et d'une sauce composée de tomates, oignons et poivrons.

3. Açaï

Idéal pour se rafraîchir, l'açaï est une baie dont on se sert pour réaliser une sorte de crème glacée. Elle est généralement garnie de granola, de fruits, puis mélangée avec du sirop de guarana pour lui ôter son goût un peu terreux.

4. Caipirinha

Elle a traversé les frontières du Brésil pour conquérir le monde. La "caïpi" est un cocktail préparé à base de cachaça - alcool tiré de la canne à sucre - de sucre et de citron vert.

5. Chopp

À Rio, la bière pression se boit "estupidamente gelada" (très, très fraîche). Les marques les plus populaires sont la Brahma, Antarctica (*photo*), Skol, Bohemia...



seillais, il raconte comment le ballon rond a imprégné Rio.

“Au départ, le football était pour les vagabonds et puis les titres mondiaux de 1958 et 1962 ont changé la donne. Un peu comme la France avec 1998. Le foot est devenu hyper populaire, il a cassé des préjugés, comme le racisme. La passion a électrisé toutes les classes sociales et c’est devenu chic d’aller au Maracana. Il n’y avait pas de violence, les rivalités étaient saines et le niveau largement supérieur. Pour moi, l’âge d’or a duré jusqu’en 1982, tranche celui qui délivre des chroniques, souvent acides, au quotidien *Correio da Manhã*. Aujourd’hui, les joueurs maltraitent le ballon, le beau jeu a disparu, la corruption et la violence sont partout, et le Maracana, qui était magique, est devenu une merde!”

Pour lui redonner le sourire après un constat aussi négatif, Ricardo Gomes tombe à pic. L’ancien joueur puis entraîneur du PSG (1991-1995 et 1996-1998), tout juste opéré d’un genou, s’installe à côté de Caju et semble ravi de lui confier son secret d’enfant : “C’est grâce à toi que j’ai aimé le foot ! Tu as été mon idole. J’avais 5 ans lors du Mondial 70. Tu étais un crack, un vrai. Je voulais être milieu pour faire comme toi. Mais je n’ai fait que reculer, et j’ai failli me retrouver ramasseur de balles”, plaisante-t-il. Les deux légendes brésiliennes se marrent et se donnent un abraço (accolade). Ils évoquent le souvenir d’un ami en commun et l’ancien

défenseur, plutôt discret sur le sujet, lui révèle son équipe de cœur. “Botafogo, comme toi ! Mon père était Flamengo mais je ne l’ai pas suivi.” Formé au Fluminense, puis coach du Vasco et de Botafogo, Ricardo sait de quoi il parle quand il s’agit de foot à Rio. “Quand j’étais jeune, on ne parlait que de ça. À l’école, c’était le seul sujet de conversation, avec la politique peut-être. Et tous les dimanches, j’allais au Maracana avec mon père. On n’échangeait pas beaucoup car il avait des séquelles de son AVC. Mais, peu importe, c’était le meilleur moment de la semaine.”

Le blues de Botafogo

Aujourd’hui, les siennes sont un peu vides.

À 59 ans, Ricardo est sur le marché. L’ancien coach de Bordeaux, de Monaco, de Sao Paulo, de Vasco ou de Botafogo a besoin de replonger. En Europe, au Brésil, ou encore mieux, chez lui, à Rio, là où il a connu trois des quatre gros bras du Championnat. “Fluminense c’est le plus organisé, Botafogo le plus attaché à son passé, Flamengo le mieux marketé et Vasco le plus passionné”, résume-t-il avec son sourire malicieux. Peu avant 21 heures, même si les échanges sont passionnants, Paulo César prend la tangente. Il ne veut pas rater le coup d’envoi de Flamengo-Botafogo.

Les terrasses des botecos (bistrot typiques) se remplissent. En solo, les yeux rivés sur l’écran, ou en petits groupes pas toujours attentifs, ●●●



Personne ne connaît mieux Rio de Janeiro que Paulo César, en haut à droite avec Ricardo, ancien joueur et coach du PSG. Le champion du monde 1970 y est né, a porté les couleurs de Botafogo, Flamengo, Fluminense et Vasco da Gama et se plaît à raconter des anecdotes sur le football carioca, ses supporters et ses enfants de la balle.



Le Classico dos Milhoes, le "Classique des Millions", entre Flamengo et Vasco, a marqué le coup d'envoi de la nouvelle saison (0-0, le 4 février). Si ce derby peut être source de tensions dans les tribunes, sur le terrain ou aux abords du stade, il a redonné le sourire aux fans, privés de foot pendant la trêve estivale, et à Lucas Dantas, surnommé "Tio Lucas" (en haut, à droite), qui a fondé sa structure de futevolei.

... ils sont des centaines à scruter le deuxième Classico de la saison. Il n'a pas l'air plus emballant que le précédent, mais cette fois Flamengo va l'emporter sur la dernière action (1-0). Un coup dur de plus pour les fans de Botofago, encore traumatisés d'avoir dilapidé 13 points d'avance en tête du Championnat lors du dernier Brasileirao achevé à la cinquième place. "Tout va bien, on est vaccinés et habitués au malheur", ironise Tigana (c'est son surnom), en ronchonnant et en se demandant si le club racheté par John Texor, également propriétaire de l'OL, ne serait pas maudit.

Le lendemain, c'est à Gavea, au Clube de Regatas do Flamengo, que nous nous rendons. Au cœur de la ville, ce club omnisports, qui faisait office de centre d'entraînement des pros, jusqu'au début des années 2000, abrite deux piscines, des tennis, une salle de gym, un terrain de foot en herbe et un synthétique. C'est là que Nunes, 69 ans, l'ancien attaquant du Flamengo version Zico, vainqueur de la Copa Libertadores en 1981 face au club chilien de Cobreloa, et triple champion du Brésil en 1980, 1982 et 1987, a installé son projet social. Objectif ? Permettre à des gamins défavorisés mais talentueux de se former, de percer au plus haut niveau. "Ils viennent de la périphérie de Rio mais également de Belo Horizonte, Fortaleza ou Salvador, énumère l'ancien numéro 9 du Mangao. Ici, la priorité, c'est le respect, l'éducation, le travail. Leur rêve est de devenir professionnel et, pour y parve-

nir, il existe des contraintes : s'entraîner dur, bien dormir, oublier la plage et la samba..."

Entre deux coups de sifflet et quelques conseils un peu musclés, Nunes nous confie qu'il a trois-quatre futurs pros dans son écurie. Dont le petit Gabriel, 11 ans, "un crack". Son pied gauche est effectivement épatant, tout comme sa ginga, son sens du mouvement typiquement brésilien. "Je veux que les jeunes soient sérieux mais qu'ils s'éclatent sur le terrain, je veux qu'ils dribblent, provoquent, tentent, insiste l'homme aux 281 buts en 452 matches. Je veux des futurs Garrincha, Paulo César, Neymar. Aujourd'hui, le foot est devenu trop intellectuel, je préfère quand c'est plus joyeux, plus provocateur."

La recherche des futurs Vinicius

Cette provocation typiquement carioca, on la retrouve le lendemain, sur les terrains municipaux de l'Aterro, à quelques mètres de la baie de Guanabara, au nord. Au bord de la voie rapide, sept terrains synthétiques, pas forcément en bon état, sont ouverts au public et éclairés toute la nuit. Il est plus de 22 heures, ce jeudi 8 février, veille de carnaval, et deux équipes s'affrontent, confirmant ce qu'on savait : à Rio, tout le monde sait jouer au foot. Et souvent très bien. C'est le cas de cette équipe de copains tous issus de la favela de Cerra Coral, pas loin de la colline du Corcovado. Intensité, vitesse, dribbles, ils osent tout. Et c'est beau à voir.

SI TU VAS À RIO... Un décor de carte postale

1. Le Christ rédempteur

On ne peut pas passer à côté de cette merveille plantée au sommet du mont Corcovado (le bossu), à 704 mètres d'altitude. Les bras ouverts, comme pour protéger la ville, la statue du Christ, sculptée par le Français Paul Landowski, mesure 30 mètres de haut. Plus de 750 000 visiteurs s'y rendent chaque année.

2. Le Pain de Sucre

L'autre site emblématique de la ville. Un téléphérique permet de relier le morro da Urca au Pain de Sucre. Une fois là-haut, à 392 mètres d'altitude, on bénéficie de la plus belle vue panoramique sur Rio.

3. Santa-Tereza

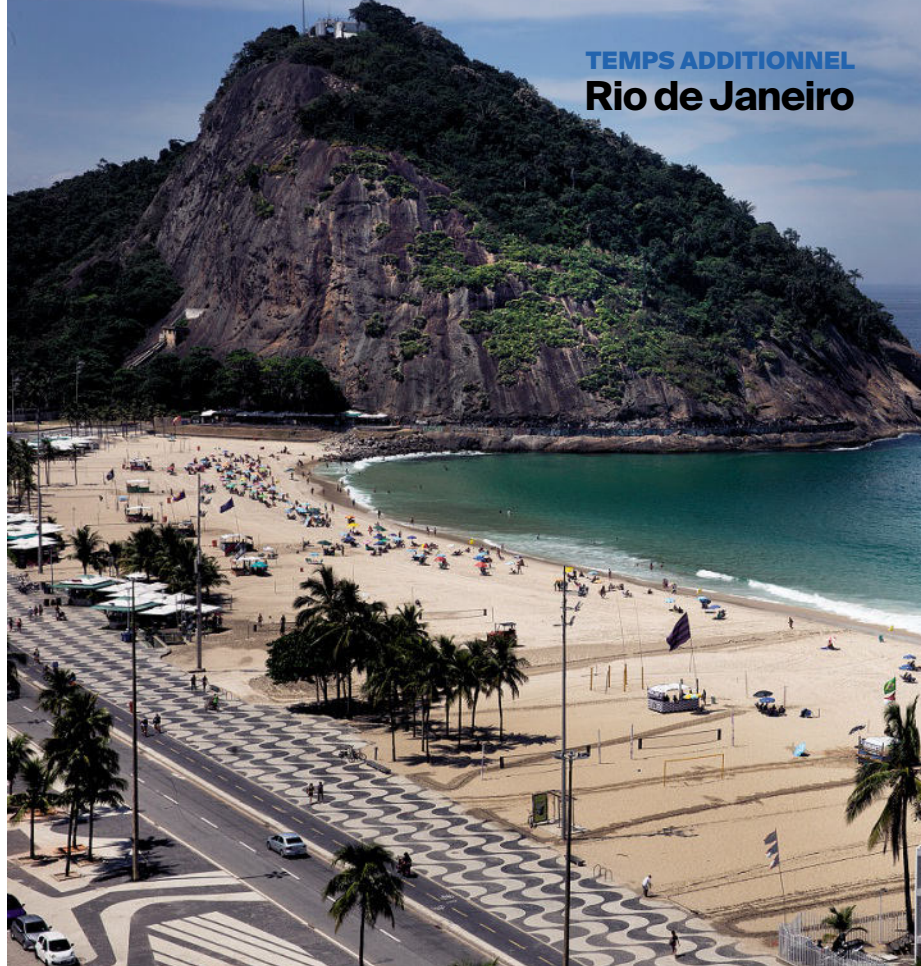
Le quartier situé dans le centre de Rio est comparé à Montmartre, avec ses artistes, sa vie nocturne et son côté bohème autour du Largo dos Guimaraes. Il est aussi traversé par une vieille ligne de tramway devenu mythique.

4. Jardim Botânico

C'est l'un des espaces verts les plus remarquables et les mieux préservés de la ville (*photo*). On y observe environ 6 500 espèces florales et, avec un peu de chance, on peut y apercevoir des toucans ou des micos (petits singes).

5. La plage de Copacabana

L'une des plages les plus célèbres du monde. Elle s'étire sur 4,5 kilomètres et abrite des kiosques, des restaurants, le *Copacabana Palace*... Le soir du réveillon du nouvel an, près de deux millions de personnes, habillées en blanc, assistent au feu d'artifice.



TEMPS ADDITIONNEL
Rio de Janeiro

Douglas, le vétéran de la bande, 37 ans, encourage ses potes et son fiston, un verre de bière à la main. La musique de MC Poze, chanteur de funk brésilien, fait office de bande-son, en mode ghet-to. Après la victoire des siens, Douglas retrouve son sérieux et affiche une certaine fatalité. "Ces gars-là sont très forts et n'ont rien à envier à ceux qui jouent en D1. Mais ils n'ont pas les opportunités de se montrer et d'aller dans des clubs pros. C'est dommage mais, pour nous qui sommes issus de la favela, on dirait que les portes nous sont fermées."

Dans leurs ruelles à flanc de colline, ces ados se sont formés pieds nus, à dribbler les obstacles et les nids-de-poule et ils incarnent ce foot qui a fait rêver le monde entier mais qui a de plus en plus de mal à exister. Si un garçon comme Vinicius a réussi, combien d'autres n'ont jamais été détectés ? "Des Vinicius, j'en connais un paquet", exagère Douglas. Son fils de 23 ans, Yan, aurait-il pu faire partie des heureux élus ? "Peut-être, mais j'avais la tête un peu ailleurs, détaille le numéro 7, qui avoue n'être jamais allé au Maracana. J'ai pris un autre chemin, et pas le meilleur. Maintenant, je veux aider les jeunes de la favela à réaliser leur rêve. Ils sont meilleurs que ceux que je vois à la télé, donc il faut défoncer les portes et les aider à exploiter leur talent." Frustré de ne pas avoir tenté sa chance, il n'a désormais qu'un but : que le style carioca, le vrai, celui de la rue, continue d'exister pour éclairer un football brésilien de plus en plus terne. ● É. F.



Copacabana, sa plage, son sable fin : une image de carte postale pour les touristes. Le quotidien pour les Cariocas et un terrain de jeu idéal pour ces quatre pratiquants d'altnha : Gabriel, Bruno, Caio et Gustavo.

upwzy



PROS EN AFFAIRES

Après avoir investi en masse dans l'immobilier, de nombreux joueurs gèrent désormais leur patrimoine différemment, en finançant des start-up françaises.

Par Théo Troude

Non, vous ne savez pas tout sur Olivier Giroud.

Le meilleur buteur de l'équipe de France est nostalgique de son premier vélo. "C'était un BMX noir que mes frères m'avaient refourgué, conte-t-il sur Instagram. Mon père m'a appris à en faire, je me souviens qu'il s'essouffait pas mal en me courant après..." La vidéo aux accents publicitaires n'émane pas du compte personnel de l'attaquant de 37 ans, mais d'Upway, une start-up spécialisée dans la vente de vélos électriques reconditionnés, dans laquelle Giroud a investi en 2022.

Le champion du monde 2018 n'a pas agi seul, plutôt au sein d'un collectif dessiné par un ex-partenaire en bleu, Blaise Matuidi. En mars 2022, neuf mois avant de raccrocher les crampons à l'Inter Miami, l'ancien du PSG a cofondé le fonds d'investissement Origins, devenu depuis action-

naire minoritaire d'Upway et de douze autres sociétés. "J'ai déménagé en Floride en 2019 et j'ai pu constater le succès des athlètes dans la tech aux États-Unis, nous explique-t-il. Je pense à Kevin Durant, Serena Williams ou Stephen Curry. J'ai aussi investi aux côtés de LeBron James, et ce genre de deal a confirmé mon envie de le faire à plein temps."

Blaise Matuidi en chef de file

Matuidi est ainsi devenu le premier footballeur européen à contribuer à la création d'un tel fonds. Fort d'un important carnet d'adresses, l'ex-Turinois a vite été rejoint par d'autres joueurs. Outre Giroud, les "Limited partners" – les individus qui confient de l'argent à Origins, qui le diffuse ensuite dans des start-up – se nomment Presnel Kimpembe, Miralem Pjanic, Kevin Gameiro, Nampalys Mendy, Ricardo Pereira ou Yohan Benalouane, défenseur formé à Saint-Étienne. "Lorsque je partage mes idées, je souligne l'opportunité de s'impliquer dans des start-up avec un fort potentiel de croissance, admet Matuidi. C'est aussi l'occasion pour eux de penser à l'après-carrière, de diversifier leurs investissements."

"Ce sont les arguments qu'on met également en avant, témoigne Romain Battiston, fils de Patrick et cofondateur (avec l'ancien joueur de Lyon Philippe Violeau) du cabinet de gestion en patrimoine Battiston Violeau et Associés. On tra-



UN PRÉCIEUX VECTEUR DE COM'

Ces investissements ne profitent pas qu'aux joueurs. Grâce à eux, Upway et moka.care, deux des sociétés financées en partie par Origins, jouissent d'une visibilité auprès de 160 millions de personnes, le total d'abonnés sur les réseaux sociaux des athlètes membres du fonds d'investissement. "On n'aurait jamais pu s'offrir des pubs avec de telles stars sans cela, sourit Toussaint Watinne (photo), cofondateur d'Upway. La notoriété colossale des joueurs nous permet surtout de gagner la confiance des consommateurs. Quand Giroud parle de nous, cela agit comme un tampon de légitimité. Et les joueurs ont tout intérêt à communiquer, puisqu'ils seront gagnants si tout se passe bien pour la société." "C'est un changement d'angle, assure Guillaume d'Ayguesvives, cofondateur de moka.care, aussi suivi par Origins depuis deux ans. Nous ne payons plus pour que le joueur fasse notre pub, il investit et communique. Matuidi est influent et parle de nous comme son projet coup de cœur. Griezmann est une marque mondiale avec plus de 40 millions d'abonnés sur Instagram. Leur impact pour nous est énorme." ◆ T. Tr.



vaillie avec des joueurs de Ligue 1, de l'équipe de France, et on leur parle d'un investissement dans l'économie réelle, qui permet de sortir du sport en mettant un pied dans l'entrepreneuriat." Et il ne faut pas omettre un intérêt fiscal. "Quand on investit par l'intermédiaire d'un fonds spécialisé, on peut s'offrir une exonération d'impôt sur le revenu sur les plus-values, à la fin d'un engagement de cinq à sept ans minimum, précise Loïc Nasra, ingénieur patrimonial au sein du même cabinet. Cela peut être plus intéressant qu'investir en direct dans une start-up. Dans ce cas, le risque est plus grand. Néanmoins, il ne faut pas se tromper. Ces joueurs n'investissent pas uniquement pour l'avantage fiscal. C'est seulement la cerise sur le gâteau si leur placement fonctionne." Cette volonté de mettre un pied dans le monde de l'entrepreneuriat est à mettre en parallèle avec l'arrêt de l'accompagnement de l'UNFP, le syndicat des joueurs évoluant en France. "Il y a deux ans que nous avons fermé notre service de conseil en gestion", nous confirme Stéphane Saint-Raymond, directeur de l'information de l'institution, épinglée

récemment pour avoir fait perdre leurs économies à plusieurs joueurs dans de mauvais placements immobiliers via sa filiale ESC.

Griezmann et Varane en indépendants

Certains, comme Antoine Griezmann, suivent la tendance sans passer par des fonds d'investissement. L'international a investi directement dans différentes sociétés, notamment moka.care, une plateforme de prévention en santé mentale au travail. Le meilleur passeur des Bleus avait aussi ouvert la voie à Kylian Mbappé chez Sorare, un jeu de simulation sportive dans lequel se vendent des cartes de joueurs numériques. Raphaël Varane, lui aussi seul, s'est notamment engagé dans une start-up basée à Montpellier et spécialisée dans le matériel physiologique, Kinvent. Une idée qui plaît dans les vestiaires, puisque Clément Lenglet et Bruno Fernandes pourraient rejoindre le projet.

Pendant ce temps, d'autres, comme Mamadou Sakho, cofondateur en 2023 de Bloks, spécialisée dans les murs de commerce, façonnent leur propre entreprise. Il s'apprête à prendre ses distances avec cette start-up mais le défenseur devrait bientôt monter un nouveau business. Et peut-être, un jour, atteindre le succès du précurseur Mathieu Flamini. L'ex-milieu de l'OM et d'Arsenal, PDG d'une société de biochimie depuis 2008, a intégré le top 400 des plus grandes fortunes de France établi par le magazine *Challenges*. ◆

"J'ai constaté le succès des athlètes dans la tech aux États-Unis" Blaise Matuidi



BALLON D'OR

Sur les traces de...



TOTAL CONTRÔLE

De l'Ajax Amsterdam avec Johan Cruyff, le chantre du football total, à son statut de légende des Gunners d'Arsenal, Dennis Bergkamp, deuxième du Ballon d'Or en 1993, revient sur sa carrière, son obsession du beau jeu et son toucher de balle si soyeux.

Par Jeremy Docteur, à Londres (Angleterre). Photos Léo Aupetit/L'Équipe



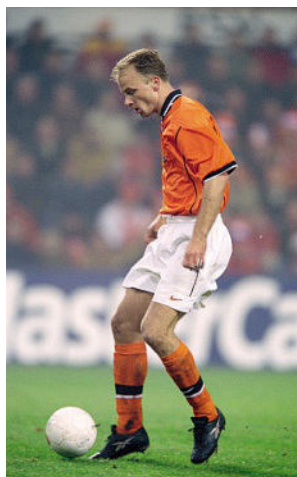
Quand Dennis Bergkamp s'avance dans les luxueux salons de l'hôtel *The Grove*, à Watford, en banlieue londonienne, on a envie de lui parler d'un but. "Celui contre l'Argentine en 1998", anticipe avec amusement l'esthète néerlandais. Évidemment. Par sa classe, ses contrôles orientés, sa qualité de passe, le troisième du Ballon d'Or 1992 et deuxième de l'édition 1993 a marqué des générations entières. Et puis ses buts, donc. "C'est le plus beau parce que c'est en Coupe du monde. La construction, le contrôle sur un long ballon, la

réflexion sur la première touche, la finition, poursuit-il. J'adore les tirs de loin, mais celui-là, c'était un aboutissement, tout devait fonctionner ensemble. Les grands joueurs doivent faire ça au plus haut niveau, c'était mon moment."

Le lieu du rendez-vous en ce 19 février est à une vingtaine de kilomètres de Colney, le centre d'entraînement d'Arsenal, un club où il a passé onze ans et forgé sa légende. Bergkamp, membre des Invincibles de 2004, y a remporté trois Championnats et quatre Coupes d'Angleterre.

"J'étais en réunion, mais j'étais plus concentré sur mon téléphone à regarder le match", confesse-t-il, en référence à la victoire des Gunners contre Burnley (5-0) deux jours plus tôt. Dans le nord de Londres, personne ne l'a oublié. Il se dit surpris qu'il y ait encore autant d'intérêt pour lui, alors qu'il signe quelques photos. "Ça fait partie du job", sourit-il. Dans le hall d'accueil, un homme nous interpelle: "Est-ce que je peux le voir? Je suis un fan absolu." Madame Bergkamp passe également dire bonjour, tout comme le chien. ●●●





Soulier d'Or néerlandais en 1992 pour la deuxième année de suite (à droite), Dennis Bergkamp rejoint l'Inter Milan et son vice-président Giuseppe Prisco à l'été 93, où il est suivi par son coéquipier de l'Ajazz Wim Jonk (en haut à gauche). En Italie, le maître à jouer des Pays-Bas, qui totalise 79 sélections, trouve le Championnat trop défensif et décide, après seulement deux saisons, de rejoindre Arsenal où il fera les beaux jours du club avec son compatriote Marc Overmars (à gauche).



... La famille est un peu chez elle ici.

Dennis, avec deux "N" – un prénom choisi par son père en hommage à Denis Law, le Ballon d'Or 1964 –, s'exerce régulièrement à quelques swings sur le parcours de golf qui jouxte la bâtisse principale.

L'influence de Cruyff et Van Gaal

Bergkamp, père de quatre enfants, apparaît serein, d'un caractère introverti, mais se plie volontiers à l'exercice. "Posez toutes les questions que vous voulez, je suis là pour ça." Des sourires, un peu de rire, mais jamais d'éclats ni d'extravagance. Un sérieux dans la vie non sans rappeler son surnom, "Iceman". Lui qui, petit, a grandi dans un foyer de footballeurs, avec ses trois frères à l'influence majeure. "C'était foot du lundi au dimanche. Dès que j'ai pu marcher, je tapais dans la balle, se souvient-il. Ma mère me racontait souvent cette histoire. Le dimanche, j'étais au bord du terrain, mon premier frère avait match, puis le second. On était là de 8 heures à 18 heures. Je pleurais quand il fallait rentrer. J'étais plein de boue, on mettait des journaux pour s'asseoir dans la voiture." Son premier club, Wilskracht SNL, est situé à quelques encablures de l'ancien stade De Meer de l'Ajazz. "Quand je jouais,

j'entendais les buts." Au début des années 1980, il rejoint le club phare, le début d'un formidable voyage. À l'évocation du nom de son premier mentor, Johan Cruyff, les yeux de Bergkamp pétillent, l'admiration toujours palpable. Il a 12 ans lors de leur première rencontre. "C'est un monstre du football, mais il se comportait normalement, il parlait à tout le monde, avec un grand respect." Plus tard, les deux reste-

"Enfant, le dimanche, j'étais au bord des terrains de 8 heures à 18 heures"

ront en contacts réguliers. Bergkamp embrasse la philosophie de jeu du triple Ballon d'Or (1971, 1973, 1974). "C'est facile : si tu as la balle, l'autre équipe ne peut pas marquer. J'adorais son approche et sa manière d'en parler était si simple."

Le "Hollandais volant" lance Bergkamp dans le monde pro en 1986, au poste d'ailier. Mais Louis van Gaal va sentir le coup. "C'est lui qui a décidé de me mettre derrière l'attaquant. Je crois que j'ai mar-

Le classement de 1993

1. Roberto Baggio (ITA, Juventus), 142 pts
2. Dennis Bergkamp (HOL, Ajax, Inter), 83 pts
3. Éric Cantona (FRA, Manchester United), 34 pts
4. Alen Boksic (CRO, Marseille, Lazio Rome), 29 pts
5. Michael Laudrup (DAN, FC Barcelone), 27 pts
6. Franco Baresi (ITA, AC Milan), 24 pts
7. Paolo Maldini (ITA, AC Milan), 19 pts
8. Emil Kostadinov (BUL, FC Porto), 11 pts
9. Stéphane Chapuisat (SUI, B. Dortmund), 9 pts
- Ryan Giggs (GAL, Manchester United), 9 pts
11. Andreas Möller (ALL, Juventus), 7 pts
12. Ruud Gullit (HOL, Sampdoria), 6 pts
- Peter Schmeichel (DAN, Manchester U.), 6 pts
- Hristo Stoichkov (BUL, FC Barcelone), 6 pts
15. Basile Boli (FRA, Marseille), 5 pts
- Rune Bratseth (NOR, Werder Brême), 5 pts
17. Enzo Scifo (BEL, Torino, AS Monaco), 4 pts
18. Andreas Herzog (AUT, Werder Brême), 3 pts
- Ronald Koeman (HOL, FC Barcelone), 3 pts
- Jari Litmanen (FIN, Ajax), 3 pts
21. Dino Baggio (ITA, Juventus), 2 pts
- Sergueï Kiriakov (RUS, Karlsruhe), 2 pts
- David Platt (ANG, Juventus, Sampdoria), 2 pts
- Franck Sauzée (FRA, Marseille, Atalanta), 2 pts
- Giuseppe Signori (ITA, Lazio Rome), 2 pts
26. Thomas Brolin (SUE, Parme), 1 pt
- Martin Dahlin (SUE, Borussia M'gladbach), 1 pt
- Georges Grün (BEL, Parme), 1 pt
- Stelios Manolas (GRE, AEK Athènes), 1 pt
- Paul McGrath (IRL, Aston Villa), 1 pt



qué pendant dix matches d'affilée." Entre ces deux coaches, deux styles. "Pour Van Gaal, je n'étais pas Bergkamp, j'étais le numéro 10. Si tout le monde faisait son job, alors l'équipe allait gagner."

Une phobie incontrôlable de l'avion

Grâce à ses performances avec l'Ajax, la Serie A lui fait de l'œil. "Je voulais aller en Espagne ou en Italie. Et, plutôt que la Juve, j'ai choisi l'Inter (qu'il rejoint à l'été 1993 avant de terminer deuxième du Ballon d'Or en décembre de la même année). L'Angleterre était dans un coin de ma tête pour plus tard." À l'AC Milan, ses compatriotes Marco van Basten, Ruud Gullit et Frank Rijkaard ont marqué le club de leur empreinte. "Ce qu'ils avaient réussi était

"En arrivant à l'Inter, tu réalises que c'est un monde d'adultes"

incroyable, mais je préférais me faire un nom ailleurs. J'avais ce sentiment en moi." En Italie, face à des défenseurs plus robustes, l'attaquant doit s'adapter. "À l'Ajax, si tu ne marquais pas en première période, tu avais quatre ou cinq chances en seconde. Il n'y avait pas vraiment de pression, tu pouvais plus t'amuser. À l'Inter, tu réalises que c'est un monde d'adultes. Lutter contre des mecs expérimentés de 30-35 ans, ça ressemblait plus à un travail."

Les dirigeants lui promettent de sortir du catenaccio. Bergkamp va vite déchanter. "Je me souviens d'un match amical de pré-saison. On voulait jouer au foot, mais on a été mis sous pression et on a pris un but. À la pause, le coach a tout changé et on jouait le contre. Il a dit aux milieux : « Si vous voyez la ligne médiane, n'avancez plus ! » Après la Coupe du monde 1994, je n'y étais plus. J'étais en vacances et j'ai appelé le coach, Ottavio Bianchi, pour demander une semaine de plus. Il m'a dit : « Non, non, reviens, on va régler ça. » Il y a eu des blessures et mentalement ça n'allait pas. Ma seconde saison à l'Inter était probablement la pire de ma carrière."

À cette époque, sa phobie de l'avion prend des proportions incontrôlables. Il en récolte un surnom, drôle et un peu cruel,

"Le Hollandais non-volant". "J'ai souvent essayé de comprendre. Mais je ne peux pas l'expliquer, c'est en moi, dans mon corps. Je me souviens, pendant un match, je regardais le ciel. Ça empirait. À chaque fois que je devais prendre l'avion, je me demandais ce qui allait se passer." La situation devient intenable. Après le Mondial 1994, Dennis et les avions, c'est terminé. "Est-ce que ça allait affecter ma carrière ? Sûrement. Mais si j'avais eu tout le temps peur ou que j'avais cherché des excuses à chaque fois, ça aurait eu un impact aussi. Alors j'ai décidé d'en parler. D'abord en sélection, et par la suite à chaque nouveau contrat à Arsenal." Cette décision ne l'a pas empêché de participer aux Euros 1996, 2000 et au Mondial 1998. "J'ai raté des déplacements européens, mais ce choix m'a libéré et m'a permis d'avoir une telle carrière avec Arsenal."

Les mauvaises habitudes anglaises

En 1995, contre 7,5 M£ (environ 8,8 M€), Bergkamp débarque à Londres, mais pas en avion donc. Un transfert qu'il découvre officiellement sur Ceefax, l'équivalent du Têlêtexte pour ceux qui ont connu. L'Angleterre, c'est la terre d'une de ses autres idoles, Glenn Hoddle, l'ancien meneur ●●●



BALLON D'OR

Sur les traces de...



... de jeu élégant de Tottenham (et de Monaco). "Je trouvais son style fantastique. Sa maîtrise du ballon, sa vision... Dans ce foot anglais un peu dingue, il sortait du lot par son calme. Il réussissait des choses que seul lui voyait." Pourtant, c'est bien chez le grand rival qu'il s'engage. "Je voulais juste apprécier le foot de nouveau."

Le joueur garde en tête les promesses non tenues du passé à l'Inter, mais le club souhaite sortir du "Boring Arsenal" de George Graham avec son nouveau coach, Bruce Rioch. Les débuts sont contrastés : aucun but sur ses sept premières sorties. "En réalité, je n'ai jamais rien vu de ces critiques. On vivait à l'hôtel, ma femme était enceinte et on cherchait une maison. Je ne regardais pas les journaux, ni la télé. Je m'entraînais, je rentrais... détaille-t-il. Et puis, un jour, j'ai découvert les tabloïds, ce qu'il s'y disait. Je devais faire quelque chose, la pression montait."

À l'Inter, Bergkamp avait déjà expérimenté une culture différente : "80% de l'équipe fumait et beaucoup prenaient du vin au déjeuner." Mais l'arrivée en Angleterre est un choc. "Les gars étaient fantastiques, mais tu t'entraînes toute la journée pour préparer ton corps, et le soir, tu le détruis en buvant..." Dans l'effectif, de



Le premier mentor de Dennis fut le triple Ballon d'Or FF Johan Cruyff (à droite), qui l'a lancé dans le monde pro à l'âge de 17 ans. Les deux hommes sont restés en contact jusqu'au décès de la légende du foot, en mars 2016. Joueur élégant et technique, Bergkamp était d'une autre planète. Mais en sélection, il n'a jamais remporté de trophées avec les Pays-Bas, malgré deux Coupes du monde et trois Euros disputés.



sacrés personnages : Ray Parlour, Martin Keown, Tony Adams. L'arrivée d'étrangers change la donne, puis celle d'Arsène Wenger, en octobre 1996. "Les premières semaines à l'entraînement, on faisait beaucoup de jeu de position, des circuits de passes à 11. Les Anglais s'insurgeaient : « C'est quoi ce coach ? Ce n'est pas s'entraîner, ça ! » Il a tout révolutionné. Il a apporté du calme, de la sérénité. Pour moi, c'était incroyable, car sa philosophie était similaire à celle de Cruyff." Le Français voit en Bergkamp le "cerveau de l'équipe" et l'alchimie entre les deux est immédiate.

La malédiction des tirs au but

Alors que Manchester United et Alex Ferguson roulent sur l'Angleterre, Arsenal n'est pas vraiment invité dans la conversation... Jusqu'au doublé Coupe-Championnat de 1998. À 29 ans, il est élu joueur de la saison. "Je crois que c'est le moment de ma carrière où j'étais le plus fort. (Une saison conclue par une huitième place au Ballon d'Or.)" En parallèle, les Pays-Bas atteignent les demies de la Coupe du monde, s'inclinant contre le Brésil (1-1 a.p., 2-4 aux t.a.b.). "J'ai joué cinq grands tournois, j'en ai perdu quatre aux tirs au but. Et ça, c'est frustrant. On était très forts. Les

Français nous disaient qu'ils ne voulaient pas nous jouer en finale."

Malgré des équipes qui font rêver, les Oranje ne gagnent aucun trophée. "En 1998 et 2000, on était proches, ça aurait été génial de jouer une finale au moins. Mais qu'est-ce que tu veux faire de plus contre l'Italie en demies (0-0, 1-3 aux t.a.b.) ?" Après cet Euro à la maison, il tire sa révérence pour se concentrer sur Arsenal, où il a évolué au fil des années aux

"Thierry Henry est le joueur le plus complet que j'aie vu. Parfois, j'aurais adoré avoir cinq ans de moins"

côtés de sacrés buteurs, entre Ian Wright, Nicolas Anelka et Thierry Henry. "Ian était un finisseur extraordinaire. Il se créait tellement d'espace, il maîtrisait tous les angles du but. Nicolas était plus timide. Sa vitesse était phénoménale. Je pouvais le trouver en un coup d'œil. Il y a eu des histoires par la suite, mais c'était un gars tellement gentil." Forcément, pour parler de son duo avec "Titi", le numéro 10 est sans réserve. "Thierry... Il n'avait aucune faiblesse dans son jeu. C'est le joueur le plus complet que j'aie vu. Sa vitesse, sa puis-

sance, ses dribbles, sa mentalité, son éthique de travail, sa finition... Il pouvait décider du sort d'un match tout seul. Parfois, je me disais que j'aurais adoré avoir cinq ans de moins, pour voir ce que ça aurait donné..." Au tournant du siècle, Bergkamp finalise sa mue de buteur à passeur. En 2002, Arsenal réalise un nouveau doublé. "Avec Wenger, c'était très simple. Il pouvait y avoir beaucoup de pression mais, à l'entraînement, c'était

comme si le monde extérieur n'existait pas. Sa qualité première était de tirer le maximum des joueurs. C'était un maître pour les mettre dans la bonne position et créer ces connexions sur le terrain."

Les vingt ans des Invincibles

Une fois la paire Henry-Bergkamp bien rodée, Wenger se contente de peu de mots. "La seule chose qu'il nous disait, c'était que la balle ne devait pas passer entre nous pour atteindre le milieu adverse. C'était un jeu pour Thierry. ●●●



BALLON D'OR

Sur les traces de...



À 54 ans, malgré un peu moins de cheveux, l'ex-Interiste – club avec lequel il a décroché la Coupe de l'UEFA en 1994 –, est resté un esthète dans l'âme. L'ancien numéro 10 garde une vision romantique du football.



♦♦♦ Alors on passait tout le match à l'empêcher d'avoir la balle."

La suite reste gravée dans l'histoire du football britannique. En 2024, les Invincibles fêtent leur vingtième anniversaire : pour la première fois, une équipe termine une saison de Premier League invaincue. 49 matches au total. "Avec le temps, c'est encore plus impensable. Mais je ne suis pas surpris, la qualité dans l'équipe était extraordinaire. À chaque poste, on avait du top 5 mondial. Il suffisait de regarder autour : Robert Pirès, Freddie Ljungberg, Thierry Henry, Patrick Vieira, des défenseurs qui marquaient." Construit depuis plusieurs années, cet effectif, presque une famille, atteint l'apogée. "Ça me rappelait l'Ajax. Je savais qu'on allait gagner, la question était juste de savoir si ça finirait à 9-0 ou 3-1. Honnêtement, ce sentiment de confiance, je ne peux pas le décrire."

Il ne se voit pas coach principal

La discussion reprend fatalement sur quelques regrets. "C'est vraiment bizarre", rétorque Bergkamp, incapable d'expliquer l'absence de succès en Europe pendant ses onze ans au club. En 2006, Arsenal est au tournant de la modernité : un nouveau stade va voir le jour, exit Highbury pour

l'Emirates. Son baroud d'honneur aurait pu être cette finale de Ligue des champions perdue contre le Barça (1-2). À 37 ans, l'heure est venue de raccrocher. Quelques semaines plus tôt, contre West Bromwich, tout le stade s'était vêtu en orange pour lui rendre hommage. "Ces huit derniers mois, c'était un peu les montagnes russes. Je disais au revoir à Highbury, au foot, à tout."

Clap de fin, donc. Sauf qu'un tel passionné ne peut pas décrocher si facilement. "J'ai eu besoin de temps pour me remettre. J'ai complètement coupé. Je voulais tester la vie sans foot. Ce n'était peut-être pas la bonne décision... Les premières semaines, c'était super, mais après ça... Ce n'était pas facile." Pendant deux ans, il reste en Angleterre avec sa famille. "Un jour, Phillip Cocu (*son ancien coéquipier avec les Pays-Bas*) m'appelle. Il m'explique que si je veux passer mes diplômes d'entraîneur en accéléré, je dois le faire vite. J'ai réfléchi à mes objectifs. Je ne me voyais pas coach principal et c'est toujours le cas. C'était surtout l'opportunité d'avoir des diplômes pour la vie." Retour où tout a commencé, à l'académie de l'Ajax. "Y a pire pour démarrer, non ?" Il y passe plusieurs années, notamment en tant qu'adjoint de Frank de Boer ou Peter Bosz

en équipe première. À 54 ans, il n'écarte pas de retrouver un staff, un jour. En retrait, il reste habité par cette vision romantique du football. Plus qu'un sport, un art. "Comme un acteur ou un chanteur, tu veux divertir les gens. La première touche me passionnait. C'est elle qui fait la différence, cette demi-seconde qui te donne du temps." ♦♦♦ J. D.



Dennis Bergkamp

54 ans. Né le 10 mai 1969 à Amsterdam (Pays-Bas). 1,83 m, 78 kg. Attaquant. International néerlandais (79 sélections, 37 buts).

Parcours de joueur

Ajax Amsterdam (1986-1993), Inter Milan (1993-1995), Arsenal (1995-2006).

Palmarès de joueur

Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe 1987 ; Coupe de l'UEFA 1992 et 1994 ; Championnat d'Angleterre 1998, 2002 et 2004 ; Championnat des Pays-Bas 1990 ; Coupe d'Angleterre 1998, 2002, 2003 et 2005 ; Coupe des Pays-Bas 1987 et 1993 ; Community Shield 1998, 2002 et 2004.

Parcours d'entraîneur

Ajax Amsterdam (adjoint, 2011-2017).



Nom Cerf
Prénom Christophe
Âge 51 ans
Pays Suisse

Média Radio Télévision Suisse (RTS)
Clubs préférés Sochaux et le FC Bâle
Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 9

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 5/9

"MON VOTE A SURPRIS BEAUCOUP DE MONDE"

"Mon vote pour le Ballon d'Or 2023 a surpris beaucoup de monde. Mon top 5 final (1. Haaland, 2. Vinicius Jr., 3. Bounou, 4. Bernardo Silva, 5. Saka) est d'ailleurs très éloigné des cinq premiers noms que j'avais couchés sur le papier: Haaland, Mbappé, Messi, De Bruyne, Vinicius. Mais la saison passée, à cause de problèmes de santé, j'ai eu plus de temps que d'habitude pour revoir les matches, c'est la seule chose qui me restait. J'ai beaucoup réfléchi.

Je vais expliquer pourquoi j'ai retiré Messi et Mbappé. Deux joueurs du Paris-Saint-Germain dans mon top 5... je me suis dit que ça ne collait pas, le PSG n'ayant pas fait une grande saison. Et je n'ai pas voulu que ce soit uniquement la Coupe du monde qui dicte mon vote. J'ai ensuite pensé au critère du fair-play. Des images m'ont dérangé. Le « vrai-faux » départ de Mbappé du PSG, ce n'était pas classe. Il y a aussi l'attitude de Messi au Mondial, devant le banc néerlandais puis dans les vestiaires. Comme ses déclarations quant à son passage en France. Un Ballon d'Or a un devoir d'exemplarité.

Même chose pour Mbappé. Sa réaction après le penalty manqué de Harry Kane en quarts du Mondial (2-1 pour la France contre l'Angleterre) manquait de classe. On peut intérieurement être heu-

reux de voir un adversaire rater, mais exulter comme s'il avait lui-même marqué, alors qu'il s'était plaint du traitement qui lui avait été infligé après son loupé contre la Suisse à l'Euro 2021 (élimination en 8^{es}, 3-3, 4-5 aux t.a.b.), ce n'était pas très fair-play. Il n'a donc pas eu ma voix, même s'il méritait de l'avoir un jour.

La cérémonie s'est déroulée alors que j'étais en Namibie, sans téléphone. Quand je suis rentré en Suisse, j'ai rallumé mon mobile.

J'ai reçu beaucoup de: « Mais comment tu as voté cette année ? » Je n'ai pas été dérangé outre mesure. En revanche, des spécialistes du foot africain m'ont félicité et remercié parce que j'avais placé Bounou dans mon top 5. Il a été l'ambassadeur de cette remarquable aventure

marocaine en Coupe du monde, puis décisif en Ligue Europa avec le Séville FC.

Je reste vraiment en accord avec moi-même. Tout le monde ne partage pas mon avis, et c'est l'un des points intéressants du Ballon d'Or: il y a des critères mais le vote repose aussi sur des éléments subjectifs et cela provoque des débats. Si tout le monde était d'accord, si on devait désigner quelqu'un en prenant son nombre de buts marqués, ce ne serait pas drôle." ● **Théo Troude**

"Des spécialistes du foot africain m'ont félicité pour Bounou"





BALLON D'OR

Pas trop cliché



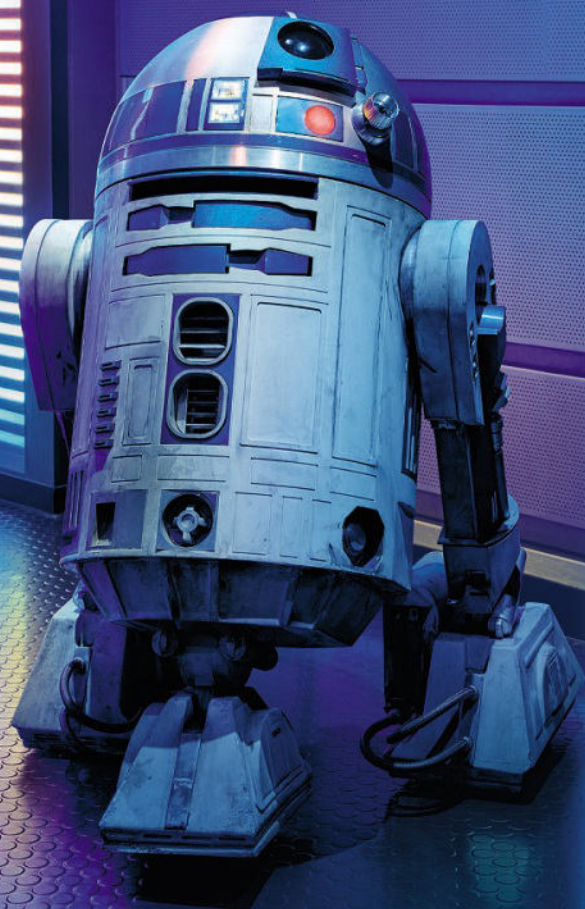
“GIGI” L’ÂME AU ROSÉ

1982, l'année de toutes les émotions pour Alain Giresse. La joie, à presque 30 ans, d'un premier grand tournoi international, ce Mondial étincelant en Espagne. La fierté de décrocher une deuxième place au Ballon d'Or derrière Paolo Rossi, d'être désigné footballeur français par FF. Mais aussi un sentiment d'injustice, le 8 juillet à Séville, après l'élimination en demies contre la RFA. Au moment du bilan, chez lui, à Langoiran, le capitaine bordelais pouvait pourtant sabler le champagne (rosé). Le voilà entré dans la cour des grands.

70



VOTRE MEILLEUR ALLIÉ POUR FAIRE FACE AUX IMPRÉVUS



VOTRE MEILLEUR ALLIÉ POUR FAIRE DES ÉCONOMIES.

Remplacer sa chaudière
gaz classique par une pompe
à chaleur Air/Eau, c'est réduire
sa consommation annuelle
d'énergie de 50 % à 70 %*.

